

VESTIGES D'OCCUPATION ANCIENNE AU YATENGA (HAUTE-VOLTA)

Une reconnaissance du pays Kibga

J.-Y. MARCHAL

Géographe O.R.S.T.O.M.

RÉSUMÉ

La région du Yatènga, au nord de la Haute-Volta, est riche en sites archéologiques, témoins d'anciens villages. Après avoir répertorié ces vestiges dans la partie centrale du Yatènga, l'auteur s'interroge sur le genre de vie de cette ancienne population, tente d'estimer son importance et propose, à l'aide des informations transmises par la tradition orale, de considérer une occupation kibga (ou dogon) qui aurait pris fin au XV^e siècle après s'être maintenue plusieurs siècles sur les mêmes lieux.

ABSTRACT

The Yatenga region, in northern Upper Volta, abounds in archeological sites, traces of former villages. After indexing the vestiges found in the central part of Yatenga, the author discusses what may have been the way of life of this ancient population, tries to estimate its size and, consulting the information handed down orally from generation to generation, comes to the conclusion that we are in the presence of a kibga (or dogon) occupation which is thought to have ended in the XV^e century, after several centuries in the same area.

Au nord de la Haute Volta, dans le Haut Bassin de la Volta Blanche (13°-14° lat. N. ; 1°45'-3° Long. O.), des chefferies *mossi* ont été fondées dès la fin du xv^e siècle. Le contrôle politique des *Nakombse* sur les populations « autochtones » (1) a permis l'émergence, au milieu du xvi^e siècle, d'un royaume : le *Yatènga* (2). Après des luttes soutenues contre les *Samo*, à l'Ouest, et les *Peul Djelgobe*, au Nord-Est, le royaume s'est étendu sur le territoire reconnu et délimité en 1898 par l'administration française : le Cercle de *Ouahigouya*, aujourd'hui Département du *Yatènga* (12 300 km²), divisé en quatre sous-préfectures : *Ouahigouya*, *Gourcy*, *Sequenega* et *Titao*.

Une étude de la dynamique de l'espace rural dans la sous-préfecture de *Ouahigouya* a conduit à nous intéresser à l'histoire de la mise en place du peuplement, tant il paraît naturel d'associer le présent au passé dans lequel il s'enracine. Aussi, avons-nous recherché les informations de cette nature dans les archives coloniales et la bibliographie relative aux pays de la Boucle du Niger, fait appel à la tradition orale (3) et répertorié les vestiges

(1) Les *Nakombse* (sing. *Nakombga*) constituent au sein de la société *mooga* (*mossi*) le groupe politiquement dominant dans le cadre des royaumes. Ce sont les « gens du pouvoir », les chefs et descendants de chefs. Ce groupe se distingue fondamentalement de celui des « gens de la terre » ou *tég-bise* qui ont statut d'autochtones : *Kurumba* (*Fulse*), *Kibse* (*Dogon*), *Kalamse* (sous-groupe *kurumba* ?) et *Nioniose*.

(2) *Yatènga* : mot formé de *Yadega* (nom du *nakombga*, fondateur du royaume) et de *tenga* (terre). *Yatènga* signifie le territoire de *Yadega*.

(3) Nous sommes redevable à M. IZARD (Laboratoire d'Anthropologie Sociale au Collège de France) d'avoir bien voulu mettre à notre disposition ses matériaux issus du recueil de tradition orale sur l'histoire du peuplement du *Yatènga*.

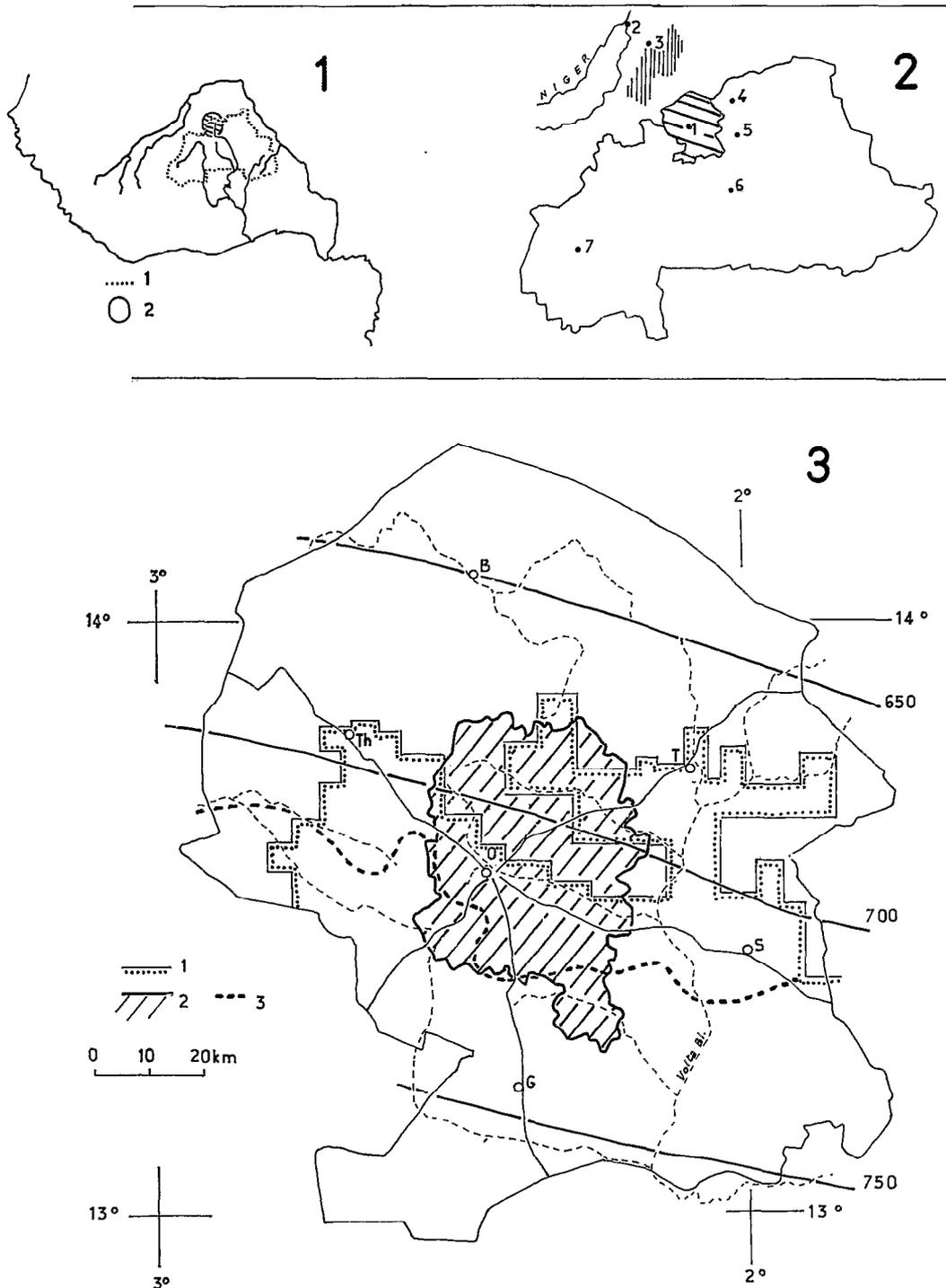


Fig. 1.

1 : Les bassins du Niger et des Volta : 1 frontière de la Haute-Volta ; 2 région intéressée par l'étude. **2** : Localisation du Yatenga : 1 Ouahigouya et département du Yatenga (hachures obliques) ; 2 Mopti ; 3 Bandiagara et l'actuel pays dogon (hachures verticales) ; 4 Djibo ; 5 Kongoussi ; 6 Ouagadougou ; 7 Bobo-Dioulasso. **3** : Secteur étudié : 1 Limite nord de la formation arborée dominante dans le paysage (d'après photographies aériennes) ; 2 CENTRE-YATENGA : secteur étudié ; 3 Limite sud des sols à recouvrement sableux ; B : Bahn ; Th : Thiou ; O : Ouahigouya ; G : Gourcy ; S : Seguenega ; T : Titao ; 650, 700, 750 sont les isohyètes moyennes annuelles.

d'occupation ancienne directement perceptibles dans le paysage (1).

N'ayant aucune compétence particulière en archéologie, nous nous sommes borné, dans l'espace soumis à l'étude géographique détaillée, à dresser l'inventaire de 170 anciens sites de villages, à effectuer un ramassage et un examen rapide des outils en pierre et des poteries et à procéder à deux excavations pour extraire de l'intérieur de jarres funéraires des débris d'ossements et des tessons (2). Il s'agit donc d'un travail se limitant à une « archéologie de surface », dans une région encore peu fouillée par les spécialistes de cette discipline (3). L'espace étudié correspond approximativement à un rectangle orienté Nord-Sud, au centre du Yatenga, de 1700 km² de superficie, allant de Kumbri, au Nord, à Ziga, au Sud (distance 50 km) et de Bissigui, à l'Ouest, à Namisigma, à l'Est (distance 35 km) (fig. 1).

*
* * *

Dans un premier temps, la reconnaissance au sol d'emplacements d'anciens villages, autour de Tugu (20 km N.-E. Ouahigouya), puis le repérage de ces sites sur les photographies aériennes à 1/10 000^e (IGN AO 918/100, 1971), ont permis de détecter sur les clichés d'autres vestiges qui n'avaient pas été repérés sur le terrain (parcouru le long de transects). Puis, après une étude comparative, sous stéréoscope, des aspects pris par ces sites archéologiques sur les clichés à 1/10 000^e et ceux à 1/50 000^e (missions IGN AOF 017, 1952 et HVO/6, 1973), nous avons tenté de déceler sur l'ensemble des clichés à 1/50 000^e couvrant le centre du Yatenga, les indices de vestiges archéologiques (la mission à

1/10 000^e ne couvrant que le terroir de Tugu). Sur un fond de carte, tous les indicateurs de sites possibles ont été pointés : buttes circulaires probables, excavations au pied des corniches cuirassées (citernes ?), ensemble de petites taches noires (tas de scories ?).

Une mission sur le terrain a suivi cet inventaire, en mai 1977. 138 sites potentiels se sont trouvés confirmés tandis qu'une trentaine d'indicateurs se sont avérés erronés. Par contre, le long du circuit de vérification, 32 nouveaux sites d'habitat ont été recensés. Comme nous n'avons pas emprunté toutes les pistes carrossables — itinéraire de reconnaissance étant déterminé par la localisation des indices — l'inventaire que nous proposons est donc probablement incomplet.

Description et recensement des sites

Dans le paysage aménagé autour de Ouahigouya par les paysanneries dites « mossi », qui constituent aujourd'hui de fortes concentrations humaines (75-100 hab./km²), des indices d'occupation ancienne peuvent être perçus dès que l'attention se fixe sur les peuplements végétaux et les plus petits accidents de terrain. La présence de bouquets de gros *Faidherbia albida* ou de *Balanites aegyptiaca*, qui tranchent dans la continuité du « parc » à *karité* (*Vitellaria paradoxa*) et à *neré* (*Parkia biglobosa*) privilégié par les populations actuelles, est déjà symptomatique d'une occupation ancienne (4). Dans presque tous les cas, ces peuplements végétaux se situent sur des sols sableux épais, ou sablo-argileux (5) parsemés de débris de céramique ou de gros morceaux de poterie (6) dont la densité s'accroît

(1) Le repérage d'une trentaine de sites archéologiques a été fait en avril-mai 1976, en compagnie de J. B. KIETEGA, archéologue et historien de l'université de Ouagadougou, après que J. DEVISSE, professeur d'Histoire à l'Université de Nanterre, ait encouragé notre recherche. Une mission en mai 1977 a permis un recensement détaillé des sites de la partie centrale du Yatenga, autour de Ouahigouya et leur mise en situation sur les photographies aériennes et les cartes.

(2) En vue de datation, A. MARLIAC, archéologue de l'O.R.S.T.O.M. nous avait conseillé d'effectuer des prélèvements. Les échantillons ont été examinés par M^{me} DELIBRIAS et M. G. VALLADAS (Centre des Faibles Radioactivités, C.N.R.S.-C.E.A., Gif/Yvette). Les ossements, étant en quantité insuffisante, n'ont pu être datés par le C 14 mais les tessons doivent faire l'objet d'un examen par la thermoluminescence. Les résultats de l'analyse ne nous sont pas encore parvenus, en janvier 1979.

(3) La carte de distribution des connaissances n'est encore, pour beaucoup de régions, que celle de la distribution des chercheurs. Mises à part les fouilles de Mengao (80 km N.-E. Ouahigouya), de Thiu et de Thu (35 km et 55 km N.-O. Ouahigouya) effectuées par M^{me} A. M. SCHWEEGER-HEFFEL, de l'Université de Vienne (Autriche), la documentation archéologique est inexistante. Des fouilles ont bien été menées à Rim (20 km N.-O. Ouahigouya), en 1970-71, par M. WAX-OGUSU (Université de Legon, Ghana), mais n'ont donné lieu à aucune publication connue. Signalons que G. BERTRAND, archéologue de l'O.R.S.T.O.M., a commencé en décembre 1978, une recherche dans le Djelgodji et le Yatenga qui doit répondre aux nombreuses interrogations sur les anciens occupants de ces régions.

(4) Moins d'une dizaine de sites d'anciens villages sont situés à distance d'un « parc » à *Acacia albida* (cf. fig. 2).

(5) Ces sols sont appelés « ferrugineux peu lessivés à recouvrement sableux éoliens ». Le voile sableux, plus ou moins épais, aurait été mis en place au cours d'une période aride prolongée, antérieure à 22000 B.P. En Haute-Volta, il peut s'étendre jusqu'à 400 km au sud de la zone des sables vifs actuels : *Erg ancien*. Les sables vifs apparaissent à 100 km au nord de Ouahigouya.

(6) Il n'est pas rare de pouvoir déterrer de petites poteries parfaitement conservées ou de ramasser des fragments de 10 à 20 cm de long.

aux abords de buttes circulaires, plus ou moins applanies et surmontées, parfois, dans le cas des plus grosses, d'un *baobab* (*Adansonia digitata*).

L'érosion, qui provoque localement des saignées dans ce matériel pédologique meuble et, plus généralement, un important décapage du sol, dégage souvent, en contrebas des buttes ou loin d'elles, des jarres de grandes dimensions reconnues par tous les interlocuteurs locaux comme étant des urnes funéraires (1).

En examinant les environs de ces vestiges, nous avons pu observer, là où le sol devient moins épais, aux abords des affleurements cuirassés, des traces d'épierreage (tas ou alignements de blocs) et (dans 80 cas sur 170) des scories de forge, témoignant de l'emplacement d'anciens hauts fourneaux (2). Par ailleurs (dans 66 cas), et notamment au nord de la zone de prospection, nous avons observé des citernes creusées sur les hauts de pente ou des mares (20 à 40 m de diamètre) aménagées par des remblais sur les bas de pente et envahies peu ou prou par des fourrés de combrétacés et d'acacias lianescents entourés de *figus*. Les puits situés à proximité des buttes anthropiques sont plus rares; une vingtaine ont été recensés. On les remarque surtout dans la partie sud de l'aire étudiée et ils sont tous en partie comblés. Enfin, trois sites sont entourés d'une levée de terre interrompue par endroits (3).

Partout, les quantités considérables de tessons, épais ou fins, qui jonchent le sol ou constituent des amoncellements distincts auprès des buttes, sont

décorées en impressions variées dont les motifs, généralement bien conservés, se répètent d'un site à l'autre (4). Ces tessons et notamment les cols laissent supposer une multiplicité de formes et de dimensions de poteries. Cependant, toutes paraissent à fond plat ou faiblement incurvé et sans anses, sauf les plus grosses et les plus épaisses (jarres). Elles sont bien cuites et non vernissées.

Mêlés à ce matériel, de rares objets métalliques (bracelets torsadés, maillons de chaîne); par contre, de nombreux fragments de pilons en pierre (dolérite) et d'anneaux ou de disques perforés (schiste), des broyeurs plats ou en boules, des polissoirs (dolérite et granite), quelques outils taillés ou polis et enfin des meules entières ou brisées ou encore percées.

Sur les monticules circulaires, parfois enfoncés dans le sol, des blocs de cuirasse ferrugineuse sont disposés de telle façon qu'ils font penser à des pierres de soutènement de greniers ou bien encore à des foyers. En surface (et probablement en profondeur), de nombreux gravillons ferrugineux sont mêlés à la terre (très compacte si les monticules ne sont pas cultivés), contrairement à ce que l'on observe dans les champs sableux alentours. Ces gravillons pourraient provenir de la décomposition de murs en torchis (ou banco) tombés en ruines.

Le nombre de buttes groupées par site varie de trois à une trentaine. Les cas les plus fréquemment rencontrés sont de trois à cinq buttes (45 %) et de cinq à dix buttes (36 %) (5).

(1) Urnes ou jarres-cercueils ou *pithol* (SCHWEEGER-HEFFEL, 1965).

(2) Les lieux de fonte du fer, repérables par les tas de scories évacués des hauts fourneaux au temps de leur activité, n'ont pu être recensés systématiquement tant ils sont nombreux au *Yatenga* et difficiles à dater. Dans cette région, le fer n'a cessé d'être fondu à partir du minerai local qu'au cours des années 1945-50 bien qu'il faille noter qu'une partie des forgerons ait interrompu les activités d'extraction et de fonte du minerai dès les années 30, lorsqu'il a été possible de récupérer les premières retombées de la civilisation industrielle (arbres de direction et blocs moteur, traverses de chemin de fer).

Les emplacements de hauts fourneaux se situent tant dans les zones aujourd'hui cultivées que dans les taillis. On peut dire, sans exagérer, qu'il suffit de les chercher pour en trouver traces. Celles-ci correspondent soit à des hauts fourneaux isolés, soit à des « batteries » de cinq, dix hauts fourneaux et parfois plus. Dans ce second cas, il est possible à un œil exercé de les détecter sur photographies aériennes à 1/10 000^e, voire aux échelles inférieures, de façon plus aléatoire.

L'observation de tas de scories à proximité d'anciens sites habités ne prouve pas que les hauts fourneaux aient été contemporains de ces sites. Par contre, la découverte de bracelet en fer torsadé et de maillons de chaîne prouve que les habitants connaissaient le travail du fer. Il est, de plus, évident que pour creuser des citernes et des puits dans la cuirasse ferrugineuse, les populations utilisaient nécessairement des outils en fer (du type *daba* (houe)).

Dans le cadre d'une étude qui porterait sur le travail ancien du fer, il conviendrait, dans chaque village où se tient un quartier de forgerons, d'enquêter avec l'aide de ces derniers sur les lieux d'extraction et de fonte du minerai. Nous avons suivi cette démarche à *Tugu*, qui est un des hauts lieux du travail du fer au *Yatenga*. Les forgerons nous ont montré successivement les puits d'extraction et les emplacements de hauts fourneaux où les trois dernières générations avaient travaillé. Outre le temps que demande une telle enquête (plus d'une demi-journée par village) les résultats ne sont pas très probants car les informations n'intéressent que les vestiges les plus récents, remontant à une centaine d'années tout au plus.

(3) Ces levées de terre observées à *Kadanga*, *Sissamba* et *Sabuni* (fig. 2 et 3), au tracé arrondi ou rectiligne, peuvent témoigner du creusement d'un fossé pour canaliser l'eau de ruissellement vers les citernes (?).

(4) Impressions de tissus et de vannerie sur les panses des poteries; impressions de cordelettes et d'épis (maïs sec et petit mil ?) à la base des cols; lignes obliques, entrelacs, chevrons très fins aux raccords peu apparents, « s » couchés, motifs gaufrés, décorations en dents de scie, etc.

(5) Les buttes isolées n'ont pas été dénombrées. Nous n'étudions ici que les groupements de buttes anthropiques distantes les unes des autres d'une centaine de mètres tout au plus. Il est certain qu'une prospection plus fine aurait abouti à dénombrer plus de buttes que nous n'en avons chiffré pour chaque site. S'il y a erreur, celle-ci s'inscrit par défaut.

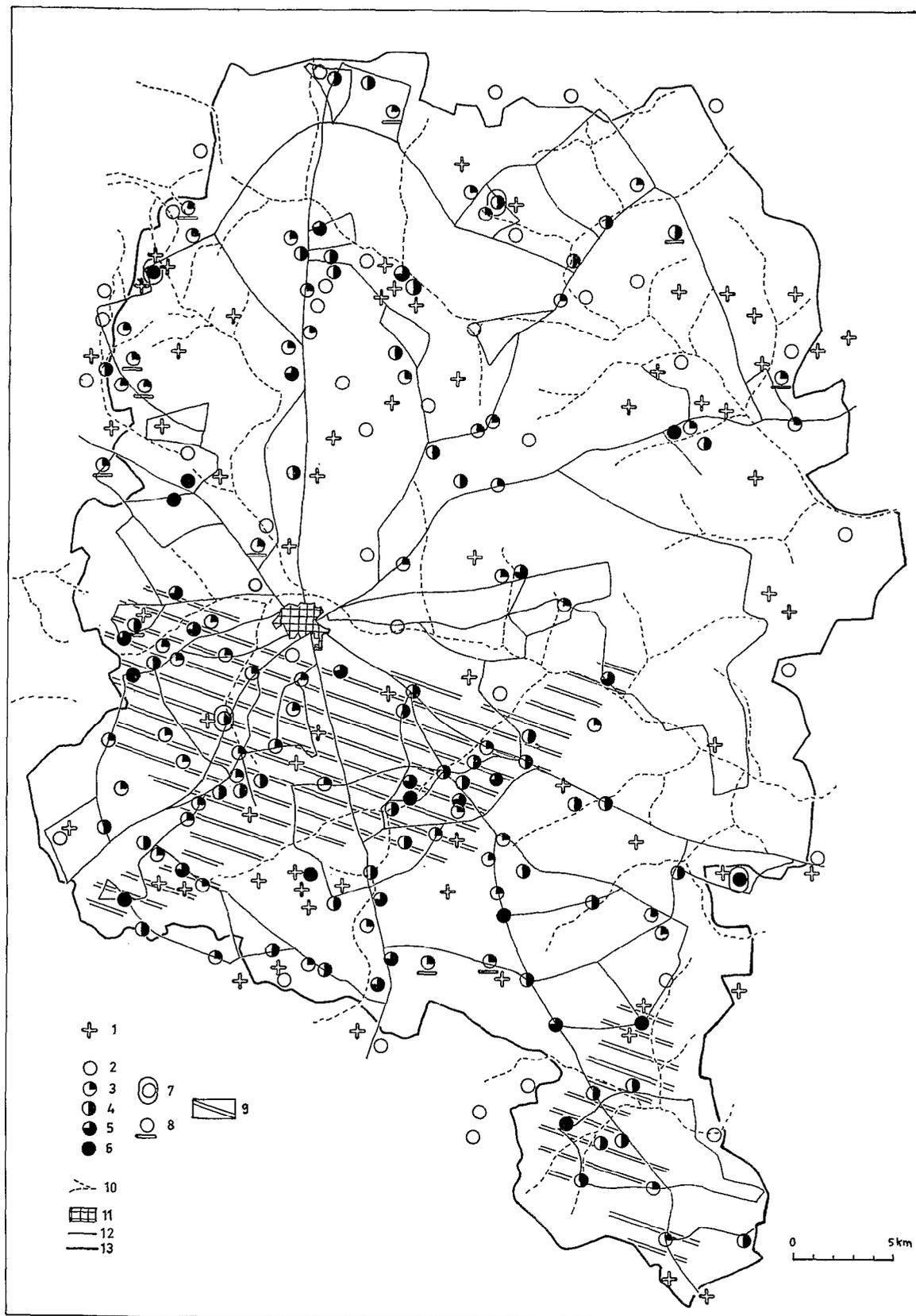


Fig. 2. — VESTIGES D'OCCUPATION ANCIENNE AU YATENGA.

1 Citerne isolée ou groupe de citernes ; 2 Groupement de buttes anthropiques, localisé sur photographies aériennes et non visité. *Groupes de buttes anthropiques reconnus sur le terrain* : 3 de 3 à 5 buttes ; 4 de 6 à 10 buttes ; 5 de 11 à 20 buttes ; 6 de 21 à 30 buttes ; 7 avec remblai de terre périphérique ; 8 situé sur interfluve cuirassé à distance d'un parc arboré. *N.B.* — Tous les sites, non concernés par ce signe, sont localisés à proximité immédiate ou sous un vieux parc à *Faidherbia albida*. 9 aire de « superposition » de groupements de buttes anthropiques et d'habitat actuel : centre des villages ; 10 axe de drainage principal ; 11 périmètre urbain de Ouahigouya ; 12 itinéraire de prospection ; 13 limite du secteur étudié.

L'exemple de *Kadanga* est représentatif des sites reconnus. A proximité d'une aire épierrée et d'une série de citernes, le cœur du village est formé de 18 buttes de tailles inégales. Les unes peuvent atteindre deux à quatre mètres de hauteur en leur centre (de même que celles de *Silga*, *Rombo*, *Pogoro*) et dix à trente mètres de diamètre à leur base. Si le ruissellement a érodé la crête des buttes — que l'on peut supposer avoir été plus élevée — le même agent a étalé terre et gravillons à leur pied, de telle sorte que le diamètre originel a pu s'accroître.

On peut déduire de cette série d'observations que les buttes anthropiques sont vraisemblablement des amas de décombres et que les sites ont été habités dans le cadre d'une occupation agricole sédentaire dont les indices sont les impressions de tissus et de tressage sur les fragments de poterie. Bien que nous n'ayons pas effectué de fouilles et pas recherché systématiquement des charbons, nous sommes persuadés que les buttes ne sont pas des *tumuli*, au sens de sépultures, mais bien des monticules domestiques. Les jarres funéraires mises à jour par le ruissellement sont, soit dispersées dans l'intervalle sableux qui sépare les buttes, soit groupées en « champs d'urnes » (comme à *Tugu*) à plusieurs centaines de mètres de l'aire occupée par les buttes.

La figure 2 présente le semis de ces anciens groupements d'habitations, qui se répartit sur à peu près 60 % de l'espace régional étudié. Des secteurs paraissent ne pas avoir été occupés, notamment à l'Est; d'autres se singularisent par une superposition des villages actuels sur les sites anciens (44 sites au sud de *Ouahigouya* et 8 au sud-est de l'espace concerné). Ailleurs, on observe des couloirs inoccupés, larges de trois à quatre kilomètres, séparant des rassemblements de sites plus ou moins distants les uns des autres.

Ces observations sont bien entendu sujettes à caution, tant il est vrai que la densité des sites observés dépend de la possibilité de les localiser sur les photographies aériennes puis sur le terrain. Cependant, dans l'état actuel de nos repérages, deux types de semis d'anciens villages peuvent être discernés sur la fig. 2 : semis lâche et semis serré, et des ensembles de sites, tels des ensembles nuclé-

aires, peuvent être délimités, exclusion faite des sites les plus isolés, notamment à la périphérie de l'aire étudiée.

Dans les ensembles à semis lâche, la distance entre les sites varie de 0,8 à 6 km; la moyenne étant de 3,2 km. Dans les ensembles à semis serré, les distances séparant les sites varient de 0,6 à 3,2 km et la moyenne est de 1,7 km (1). Tout confondu, la moyenne des distances qui séparent les sites est de 3 km pour 170 sites recensés. A titre de comparaison, la moyenne de celles qui séparent les villages actuellement peuplés est de 3,7 km pour 122 sites habités répartis sur le même espace. Cette différence provient d'une répartition beaucoup plus homogène des sites d'habitat actuel, contrairement aux sites anciens qui forment des grappes.

* *

La densité des anciens sites peut laisser supposer un peuplement relativement fort si l'on veut bien admettre, d'une part, que ce peuplement ait occupé cette région à une période parfaitement distincte des périodes moderne et actuelle et, d'autre part, que tous les sites aient été occupés simultanément.

En premier lieu, il est indispensable de souligner qu'une population dite sédentaire bouge; tout dépend de la durée pendant laquelle on l'observe. Il est courant au *Yatenga* d'apprendre que telle famille a changé plusieurs fois son lieu de résidence au cours des trente dernières années (2). On sait, par ailleurs, que des famines comme celle des années 1913 (famine *kobga*) ou de 1907 (famine *Wurugu*) ou, plus anciennement, celles qui ont marqué le règne de *Naba Nyambemoogo* (1831-1839) ont provoqué la mort et le déplacement de plusieurs dizaines de milliers d'habitants (3).

Il s'agit donc de savoir si les sites reconnus doivent pas être rattachés à une période récente ou contemporaine. Les propos tenus par les villageois et l'observation des ruines d'habitations abandonnées dans le courant du XIX^e siècle dissuadent de poursuivre l'investigation sur cette voie. En effet, les vestiges de *zakse* relevant de cette période ne sou-

(1) Distance inter-sites dans les semis lâches : 0,8-2 km (26 %) ; 2,2-4 km (50 %) ; 4,2-6 km (23 %) ; plus de 6 km (1 %). Distance inter-sites dans les semis serrés : 0,6-1,2 km (36 %) ; 1,4-1,8 km (32 %) ; 2-2,4 km (21 %) ; 2,6-3,2 km (12 %). Distance inter-sites, tout confondu : 0,6-2 km (38 %) ; 2,2-4 km (35 %) ; 4,2-6 km (24 %) ; 6,2-8 km (3 %).

(2) Dans le village de *Say* (*Gurey*), en dix mois d'étude, deux *zakse* (sing. *zaka* : ferme, habitation) abritant de dix à trente personnes ont été abandonnées en quelques semaines. Les habitations ont été reconstruites immédiatement en un autre lieu du terroir, par les mêmes personnes.

(3) Pendant les famines de 1831-39, « de nombreux paysans quittèrent leur village à la recherche de nouvelles terres, des villages furent partiellement ou totalement abandonnés (...) des groupes de paysans errants créèrent de nouveaux villages de culture dont l'implantation modifia sensiblement le peuplement de certaines régions du pays » (IZARD, 1970, p. 442).

tiennent aucune comparaison avec les emplacements d'habitat que nous avons présentés plus haut : absence de jarres, rareté des fragments de poteries, factures différentes des tessons, monticules domestiques peu discernables. Il faut donc supposer une occupation des sites antérieure au XIX^e siècle.

Comme les habitants des villages à dominante *mossi* ont évoqué au cours d'entretiens la possibilité d'attribuer ces vestiges aux *Fulse* (*Kurumba*, pré-*Mossi*), on peut alors penser qu'il s'agit d'emplacements d'anciens villages *kurumba*. Cependant, une nouvelle fois, nous sommes amené à repousser dans le temps la période d'occupation des sites car, à *Rônga*, *Tugu* et *Bugure* qui sont les principales chefferies *fulse*, les chefs de terre, interrogés sur les lieux mêmes des vestiges, affirment que ces témoins d'occupation ancienne ne peuvent être assimilés à une implantation de leurs ancêtres. Ceci étant, ils nous ont montré l'emplacement de leurs plus anciens quartiers fondés avant que *Naba Yadega* (qui constitue un point de repère historique facile) ne crée un réseau de chefferies *nakombse* dans la région, soit dans la seconde moitié du XVI^e siècle.

Il est donc possible de considérer un peuplement ancien, distinct de l'actuel, même si ce dernier a des origines vieilles de plus de cinq siècles. Des personnes, témoins des entretiens, ont cité le nom de *Kibse* pour désigner cette population ancienne mais les chefs de terre *kurumba* se sont montrés plus réservés sur cette question tout en reconnaissant, toutefois, que tel puits comblé aux abords d'un emplacement d'ancien village ou que tel autre, encore fonctionnel et proche d'un village actuel, étaient des puits *kibsel*...

La seconde interrogation consiste à savoir si les sites ont été contemporains d'une même période d'occupation. A ce propos, ce sont essentiellement les observations de terrain qui peuvent conduire à une réponse; laquelle pourra être jugée imprudente dans l'état actuel d'une reconnaissance de surface. Nous nous essayons tout de même dans cette tentative et pensons que les sites peuvent être considérés comme contemporains les uns des autres pour plusieurs raisons :

(1) L'aspect actuel des buttes, dont les groupements s'inscrivent dans des situations topographiques comparables (à mi-pente, sur sols sableux) est l'aboutissement

d'une dynamique érosive d'ensemble ainsi que d'une dégradation homogène de la part des habitants (qui cultivent les sols sableux et souvent les buttes). La dynamique érosive qui les affecte ne paraît pas avoir atteint des stades distincts d'un site à l'autre; ce qui, dans le cas inverse, aurait pu s'expliquer par une action portant sur des périodes de temps variables. Cette constatation permet de supposer que les sites ont été abandonnés au cours d'une même période.

(2) Les degrés d'usure des tessons et de leurs dessins sont comparables d'un point à l'autre de l'espace considéré; ce qui corrobore l'idée d'un abandon des villages au cours d'une même séquence de temps : une cinquantaine d'années ? assurément moins d'un siècle (1).

(3) L'homogénéité apparente des poteries : même texture, répétition des dessins et des objets ménagers ou funéraires, d'un lieu à l'autre, fait penser que leurs usagers relevaient d'un même peuple ou d'un même fond culturel.

Dans le même ordre d'idée, la disposition des buttes est presque partout identique : butte centrale élevée entourée d'autres plus petites et moins larges; le tout à proximité ou sous un « parc » à *Faidherbia albida*.

Les sites observés paraissent avoir été habités par un même peuple et abandonnés au cours de la même période. Cette conclusion partielle invite à nous interroger sur les principaux caractères de ce peuplement disparu.

Hypothèses sur les conditions du peuplement

Nous proposons, tout d'abord, une estimation de la population ayant vécu dans ces anciens villages puis, après avoir tenté d'imaginer quel pouvait être son « genre de vie », nous mettrons cette population en relation avec l'espace qu'elle pouvait utiliser.

Aussi osée et contestable que puisse paraître cette tentative, notamment pour les archéologues, nous pensons qu'elle peut livrer des connaissances utiles à la compréhension d'une dynamique de l'espace rural.

(1) Parfois, sur des buttes isolées, très aplanies, généralement situées sur les hauts de pente gravillonnaires, les tessons de poterie présentent des bords ronds, usés et leurs dessins sont presque effacés. Ils sont fragmentés en multiples petits morceaux.

Ces buttes sont difficiles à rattacher à celles qui sont groupées. Elles paraissent plus anciennes ou plus récentes que ces dernières (les poteries contemporaines sont minces et fragiles...). Elles peuvent éventuellement être rattachées à l'occupation des sites de villages mais avoir été occupées pendant une courte durée par des chasseurs ou des forgerons, ou encore abandonnées pour des raisons d'insécurité.

Ces buttes isolées n'ont pas été intégrées à l'étude, du fait de leur aspect insolite.

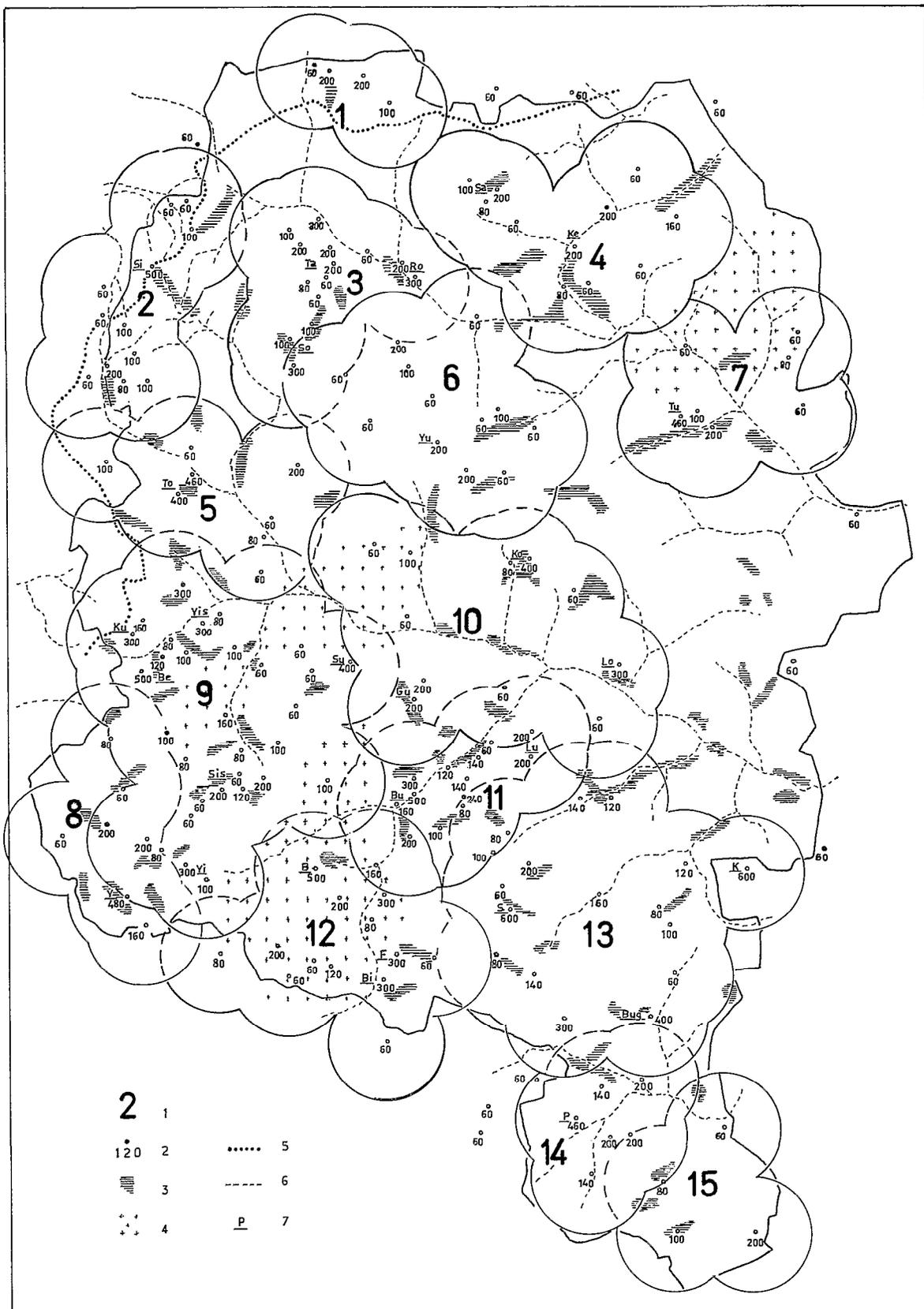


Fig. 3. — AIRES DE PEUPEMENT SUPPOSÉES.

1 Numéro d'ordre des groupements de villages et des espaces utilisés ; **2** Peuplement estimé par site villageois ; **3** Ennoyage permanent de la cuirasse ferrugineuse avec niveau de nappe phréatique situé entre 10 et 15 m de profondeur en fin de saison sèche ; **4** Affleurement du socle granitique ; **5** Limite occidentale du bassin de la Volta Blanche ; **6** Axe de drainage principal ; **7** Les « métropoles » : Be : Bembla ; Bi : Bilinga ; B. : Burbo ; Bu : Bursuma ; Bug : Bugure ; F. : Fili ; Gu : Gurga ; K. : Kadanga (Dumbre) ; Ko : Konânga ; Ku : Kuba ; Lo : Longa ; Lu : Luguri ; P. : Pela ; Sa : Sabuni ; Si : Siliga ; Sis : Sisamba ; So : Sôde ; S. : Sôo ; Su : Suli ; To : Toêse ; Tu : Tugu ; Y. : Yalka ; Yi : Yipo ; Yis : Yisigui ; Yu : Yuba.

Si l'on considère que les buttes sont bien les emplacements d'anciennes habitations et que celles-ci pouvaient être construites en matériaux identiques à ceux des habitations actuelles, du type *mossi*, *kurumba* ou *dogon* du *Seno* (N.-O. *Yatenga*), on peut envisager, avec prudence, d'appliquer à chaque tertre un chiffre moyen d'habitants.

L'estimation repose sur les données extraites des recensements de L. TAUXIER, faits en 1914-1917, alors que l'habitat était moins éclaté qu'il ne l'est actuellement, ainsi que sur nos observations faites au village de *Say* (*Gurcy*) en 1970.

TAUXIER distingue les quartiers forgerons des quartiers *kurumba* et *mossi*. Pour les premiers, le chiffre moyen de 43 personnes par habitation est donné. Dans les quartiers *fulse-kurumba*, une distinction est faite entre les *dan* (habitations) du nord-est du *Yatenga* (28 hab. en moyenne), du nord-ouest (25 hab.) et du sud (30 hab.). Quant aux quartiers *mossi* du centre du *Yatenga*, la moyenne donnée par *zaka* est de 24 habitants (TAUXIER, 1917, pp. 224-233 et 548-549) (1).

A *Say*, la moyenne par *zaka* située au cœur du village est de 24 habitants. Des mesures d'habitation ont été prises et mises en relation avec le nombre d'habitants. Sur douze mesures, la moyenne est de 20 hab. pour une *zaka* de 20 m de diamètre.

De ces données, nous empruntons le chiffre le plus faible de 20 personnes par habitation pour l'appliquer à chaque monticule repéré, sans risquer d'encourir une surévaluation des effectifs que nous désirons cerner. Ce chiffre de 20 habitants, multiplié par le nombre de buttes dénombrées sur chaque site, donne une estimation minimum de la population de l'ancien village. Sur la figure 3, la population estimée pour chaque site a été reportée (2).

Cette figuration de la répartition du peuplement ancien renforce l'observation faite sur la carte des sites (fig. 2), à savoir celle d'une répartition en grappes du peuplement ou encore en ensembles nucléaires constitués chacun d'une multitude de groupes humains d'assez faibles dimensions.

En introduisant sur le fond de carte des variables hydrographiques et hydrogéologiques, la répartition

en grappes paraît articulée sur le réseau des axes de drainage; les ensembles de villages sont généralement disposés à l'intérieur de bassins-versants affluents des bras de la Volta Blanche.

L'examen des chiffres de population permet de remarquer que, dans chaque ensemble, quelques villages sont plus importants que leurs voisins immédiats. Dispersée dans une nébuleuse de sites pour lesquels l'estimation de la population varie de 60 à 200 habitants, une trentaine (sur 170) se distinguent en présentant de 300 à 600 habitants. Il semblerait que nous ayons à faire à des groupes de villages établis autour de « métropoles » qui auraient pu être des centres de dispersion et (ou) de repli des populations. Ceci pose la question de la dynamique de ce peuplement, de sa croissance à partir de centres fondateurs, de son expansion territoriale et de sa disparition; autant de questions auxquelles il est difficile de répondre (3). Rien ne permet de dire que l'ensemble des groupements de villages ait « fonctionné » dans le même temps (*stricto sensu*.)

* * *

Les conditions écologiques régnant entre 12 et 14° de latitude nord permettent une large gamme d'activités : outre la cueillette, la chasse et la pêche, l'élevage pastoral ou sédentaire, la culture itinérante ou intensive et l'artisanat (fibres, bois, cuir et métaux). Ces activités sont actuellement pratiquées au *Yatenga* et ont pu l'être anciennement avec d'autant plus de facilités que les potentialités régionales étaient sans doute plus riches qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Après avoir examiné les décors des céramiques, réalisés par impression de tissus et de tressage de fibres, observé la grosseur des monticules groupés sous les *Acacia albida*, les traces d'épierrage, la présence de citernes et de puits, nous supposons que les sites étudiés témoignent d'une occupation ancienne reposant sur une base agricole stable, bien enracinée et relativement dense. Il est possible d'imaginer une population sédentaire associant la culture (*pennisetum*, *digitaria excilis* (fonio) à la cueillette

(1) Remarquons que l'habitat *mossi* au centre du *Yatenga* est de type quadrangulaire, copié sur l'habitat *kurumba*, lui-même très ressemblant à l'habitat *dogon* de « plaine » : habitations et greniers carrés, toits à terrasse. Ailleurs, en pays *mossi*, l'habitation est un ensemble de huttes rondes à toit de paille, jointes entre elles par un mur circulaire.

(2) Dans la suite de l'étude, nous concluons avoir affaire à un peuplement *kibga*. Or, les forgerons, qui, dans les recensements de TAUXIER, se distinguent par la plus forte moyenne d'habitants/*zaka*, ont pour la plupart une origine *kibga*. Dans ces conditions, le chiffre 20 retenu ne serait pas raisonnable mais trop faible...

(3) L'étude de la mobilité de l'habitat au village de *Say* tend à démontrer qu'après une phase de groupement, le centre du village se disloque lentement puis atteint une phase d'éclatement généralisé, ne laissant que peu d'habitants dans le noyau central. On remarque également qu'en période « conquérante », les habitations isolées, issues du noyau central, renferment de gros effectifs d'habitants pendant que la souche dépérit à la fois dans son effectif global et dans l'effectif par *zaka*. Faudrait-il nous inspirer de ce constat pour expliquer la formation des groupes de villages autour des « métropoles » ?

ainsi qu'à l'élevage et au travail saisonnier du fer. Un modèle d'exploitation de l'espace peut aussi être « projeté » sur ces sites anciens; fondé à la fois sur des « champs de village » sur sols sableux et sous « parc », assurant la base alimentaire (mil et fonio) et sur une « brousse » utilisée, soit dans le cadre d'une jachère à long cycle, soit, plus simplement, en tant qu'appoint alimentaire (chasse, pêche, cueillette de fruits et de graminées : *éragrostis*, *sporobolus*... et fonio sauvage) et terrain de pacage et d'extraction du minerai de fer (1). Ce qui est certain c'est que la présence d'un parc à *Acacia* (2) est l'indice d'une culture sédentaire, d'une longue durée d'occupation, d'une association culture-élevage et d'une densité relativement élevée de population.

Il est très probable que la durée d'occupation des sites ait été longue (plusieurs siècles) car, outre l'accumulation de poteries dans certaines buttes et la hauteur de ces dernières, les traces d'épierrement sur les hauts de pente gravillonnaires (qui succèdent en continuité aux sols sableux) témoigneraient d'une mise en valeur complète des sols sableux et donc de l'obligation pour les populations, de cultiver (déjà à cette époque!) des sols aux potentialités agronomiques médiocres ou faibles. Peut-être, aussi, les conditions d'insécurité ne permettaient-elles pas d'étendre les champs trop loin de l'habitat; d'où la nécessité d'aménager les hauts de pente à proximité immédiate du village. Dans un cas comme dans l'autre, ces aménagements prouveraient que de nombreuses générations se sont

succédées sur les sites d'habitat avant qu'ils ne soient abandonnés.

L'enracinement d'une société agraire utilisant au mieux les conditions écologiques se déduit surtout de l'analyse que l'on peut faire de la situation des anciens villages par rapport au modelé régional et à son substrat géologique.

Les villages sont disposés le plus souvent à l'intérieur des « niches écologiques » formées par les impluviums qui constituent les têtes de bassins-versants. Ce trait caractéristique de la localisation de l'habitat peut être mis en relation avec la possibilité en ces lieux de collecter les eaux de pluie qui ruissellent sur les glacis — et les filets d'eau qui sourdent parfois à la base des corniches cuirassées — dans des citernes creusées en haut de pente ou à mi-pente, peu éloignées à la fois du revêtement sableux à bonne rétention (3) et des affleurements cuirassés des sommets d'interfluves qui sont autant de gîtes minéraux exploitables pour l'industrie du fer (4) (fig. 4).

Compte tenu de cette position topographique des anciens villages, on est en droit de se demander si les bas-fonds ne se signalaient pas dans le paysage, il y a cinq siècles, par une végétation abondante, du type galeries arborées à sous-strate arbustive épaisse et lianescente, difficilement attaquable par le feu courant. Les bosquets relictés (bois sacrés) qui jalonnent, aujourd'hui, les axes de drainage et qui semble témoigner d'un climax révolu, étayaient cette supposition. Les villages auraient été fondés

(1) L'important matériel de broyage trouvé sur les buttes et à leurs abords peut être celui de graines sauvages ou de produits minéraux.

(2) L'ancienneté des *Acacia albida* reste une question délicate à régler. Hormis la relation évidente entre leur présence et celle des monticules domestiques, peut-on considérer que ces arbres datent du temps où les villages étaient habités ?

Le *Faidherbia* atteint un bon développement sur les sols sableux épais mais les rares datations (par dendrochronologie) réalisées par MARIAN au Sénégal, donnent cent ans, au maximum, pour les plus vieux *Acacia* observés sur l'emplacement d'un ancien village (diamètre des troncs : 75 cm). Cependant, l'auteur signale que les sept arbres analysés « ont une largeur d'aubier très importante, ce qui est une preuve d'une grande vitalité. Si les arbres étaient très vieux, l'aubier serait étroit » et il ajoute : « la datation précise de tous les cernes avec une certitude absolue est au-dessus de nos possibilités actuelles en raison des cernes nuls ou de l'accumulation de cernes infimes » (MARIAN, 1975, pp. 31 et 35).

Pour notre part, nous avons observé des *Acacia* pouvant atteindre 1,50 m de diamètre à leur base, avec des racines déchaussées, mais cette vieillesse apparente ne permet pas de leur donner cinq ou six cents ans d'âge.

La tradition du village de *Lônga*, fondé au milieu du XVIII^e siècle « dans une forêt où ne s'avance que le chasseur », fait état de la découverte d'une « clairière où se trouvaient les ruines d'un ancien village *kibga* ». Le mot « clairière » pourrait-il être associé à « parc » ?

(3) Ce revêtement, qui se termine en biseau, à mi-pente, sur les sols gravillonnaires et s'épaissit lentement vers l'aval de la pente, a pu atteindre naguère les hauts de pente, avant que l'érosion ne le décape.

(4) L'intensité du cuirassement est fonction de la nature et de l'épaisseur du manteau d'altération produit par les roches-mères et du site topographique. Ainsi, les roches basiques et les schistes, riches en minéraux ferro-magnésiens, ont donné naissance à des revêtements ferrugineux épais (haut-glacis) qui s'opposent aux cuirasses de faible épaisseur (moyen glacis) développées sur les granites, pauvres en fer. Par ailleurs, les sesquioxides se sont accumulés surtout sur les surfaces planes ou faiblement inclinées.

Les conditions les plus favorables au cuirassement se sont donc trouvées réunies sur les cônes d'épandage au pied des versants des reliefs de commandement (roches du complexe volcano-sédimentaire) et sur les glacis des zones schisteuses. C'est en ces lieux que le relief cuirassé marque le plus le paysage, tant par l'abondance des témoins que par la dénivelée de leurs rebords et la puissante induration des cuirasses : tables, impluviums.

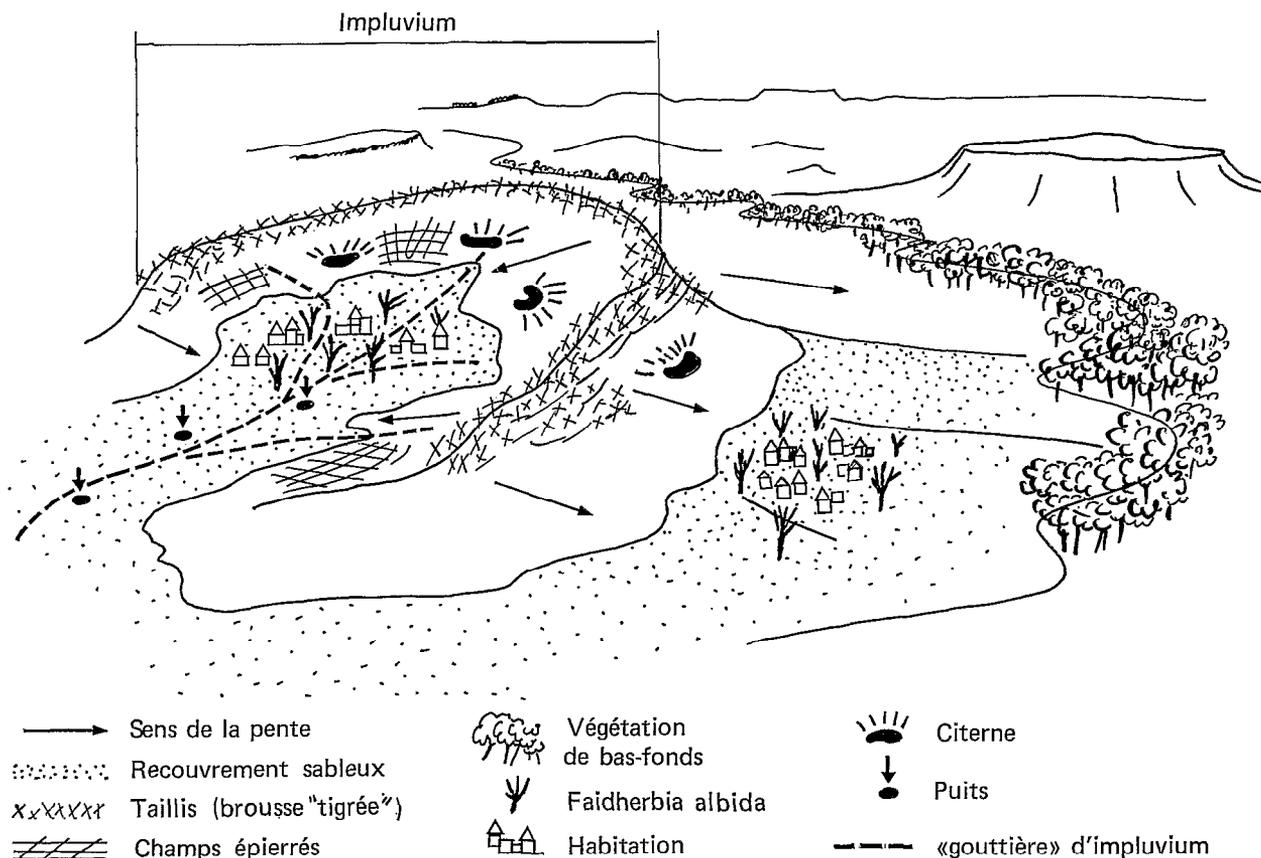


Fig. 4.

préférentiellement à mi-pente des glacis et leur clairière agricole n'aurait pas eu pour origine le déboisement d'un couvert végétal épais mais un défrichage par le feu, facilité par la présence sur les glacis d'une steppe arbustive ou arborée claire, à tapis graminéen associé aux sols sableux (?). Enfin, si l'on retient que la présence du bétail est indispensable à la régénération du parc à *Faidherbia*,

on peut considérer que les villageois élevaient des animaux, dont les aires de pacage intéressaient saisonnièrement les chaumes des « champs de village » et, de façon courante, les taillis des hauteurs cuirassées et les pâturages graminéens des glacis, à distance « respectable » des bas-fonds dont la végétation dense pouvait fort bien abriter quelques glossines (1). On peut, enfin, émettre l'hypothèse que les bas-

(1) LAMBRECHT signale la présence de la maladie du sommeil au xiv^e siècle, au royaume du *Mali*, sous une latitude plus septentrionale que celle du *Yatenga*. Il cite les chroniques arabes à propos de la mort du prince *Mari Diata II* :

« His end was to be overtaken by the sleeping sickness, which is a disease that frequently befalls the inhabitants of those countries (...) Sleep overtakes one of them in such manner that it is hardly possible to awake him. He remained in this condition during two years, until he died in the year 775 A. H. (A.D. 1373-4) » (LAMBRECHT, 1964, pp. 17-18). L'auteur remarque que la durée de deux ans pourrait signaler le *Trypanosoma gambiense*, qui est transmis par le vecteur *Glossina palpalis* ou *tsé-tsé*, préjudiciable également à l'élevage.

MARC (1909) parle d'une race taurine, de taille normale que l'on rencontre au nord du parallèle 9 : « il semble que ce soit cette espèce qui soit la plus anciennement connue dans le pays. C'est en tous cas celle qu'élèvent de préférence les indigènes de races autochtones, Gourounsi et Boussancé. Les régions qui semblent le mieux convenir à ces animaux sont les régions les plus arrosées, cependant on les rencontre jusqu'à Ouahigouya, ce qui paraît être la limite nord de leur habitat ». L'auteur pense que l'introduction en pays *mossi* du zébu remonte seulement à l'arrivée des *Peul* au xviii^e siècle (MARC, 1909, p. 99).

Nous retiendrons la possibilité d'élever des taurins trypano-résistant, au *Yatenga*, avant le xviii^e siècle.

fonds n'attiraient guère les cultivateurs dont les techniques étaient adaptées aux sols légers.

Une connaissance des différentes particularités des roches sous-jacentes transparait enfin dans l'analyse de la répartition spatiale des citernes et des puits. Sur le socle granitique, caractérisé par des arènes sablo-argileuses fluentes (altérites) qui interdisent le creusement de puits profonds (éboulement), les sites d'anciens villages s'accompagnent de citernes, dans la plupart des cas. Inversement, sur le socle schisteux, au-dessus duquel le cuirassement ferrugineux est épais, on recense moins de citernes. Les sites sont alors accompagnés de puits creusés dans les endroits où la cuirasse est ennoyée en permanence, dans les « gouttières », au centre des impluviums (1). Ces puits sont, soit comblés, soit encore utilisés par les populations.

Tous ces indices de choix dans l'occupation de l'espace corroborent la supposition d'un maintien d'une société rurale pendant plusieurs siècles dans les anciens sites villageois.

*
* *

Considérée comme sédentaire et vivant de l'agriculture, la société que nous étudions rétrospectivement contrôlait inévitablement des portions d'espace autour de son habitat. Aussi, sommes-nous tentés de mettre en relation les effectifs estimés de

population par village avec l'espace cultivé et utilisé par ces villages. En l'absence de délimitation des espaces villageois, nous ne pouvons tenir compte que de la seule répartition des faits de peuplement.

Nous avons observé que la répartition des anciens villages ne paraît pas due au hasard mais semble bien être fonction d'un certain nombre de facteurs tels que le ravitaillement en eau, le site topographique et la rétention des sols. Aussi, avons-nous remarqué des ensembles constitués par des grappes de villages disposées dans de petits bassins-versants, de part et d'autre des axes de drainage. Cette constatation d'une discontinuité dans la répartition du fait de peuplement exclut, *a priori*, la prise en compte de l'ensemble de l'espace étudié comme terme du rapport de densité. Force est donc de délimiter des secteurs supposés utilisés et de ne s'intéresser qu'à ces derniers, étant entendu que l'espace restant pouvait occasionnellement être parcouru par le bétail ou les chasseurs ou, encore, les forgerons.

Parlant de l'observation classique qu'un terroir se constitue à partir de l'habitat et que ce dernier en est donc le centre, nous retenons le principe d'une unité de surface par village qui, dans sa forme, ne privilégie aucune direction : le cercle (2). Afin que ce cercle soit le plus neutre possible, nous lui affectons un rayon égal à la moyenne des distances inter-sites mesurées, soit 3 km; la superficie d'un terroir villageois est alors de 28,25 km² (3). Cette

(1) L'emplacement particulier des puits explique qu'ils ne soient pas tous proches des buttes anthropiques et que, de ce fait, beaucoup aient échappé à nos premières observations.

Les puits « *kibse* » paraissent avoir été creusés par niveaux successifs, de diamètres variables, en dessous d'un col étroit. Au fond, parfois, deux galeries s'enfoncent d'un ou deux mètres dans deux directions opposées (communication orale, J.-C. MOREL, BURGEAP).

Les correspondances citernes-granites et puits-schistes sont notamment évidentes au nord de *Tugu* et de *Kumbane* ainsi qu'au sud de *Quahigouya* (*Somnyaa*, *Burbo*, *Sda*, *Lawa*). Elles ont pu être mises en évidence après les prospections hydro-géologiques du BURGEAP, 1975.

(2) Le terroir est « la portion de territoire appropriée, aménagée et utilisée par un groupe qui y réside et en tire ses moyens d'existence » (SAUTTER, PELISSIER, 1964). Le site d'habitat est le point de référence à partir duquel les occupants appréhendent l'espace autour d'eux, en lui conférant un intérêt qui décroît avec l'éloignement.

(3) On aurait pu prendre comme espace de référence, un cercle de rayon égal à la moitié de la distance moyenne inter-sites, soit 1,5 km, car on peut imaginer, qu'entre deux villages, l'espace optimal utilisé par l'un et l'autre s'étend jusqu'à mi-chemin de la distance qui les sépare. Bien que crédible, cette conception de l'espace villageois, se réfère essentiellement à l'espace des activités agraires et paraît trop « ajustée », compte tenu des faibles éléments dont nous disposons pour déterminer la taille d'un cercle-unité de calcul.

Par prudence, nous considérons un espace « de vie » plus large, en choisissant un rayon de trois kilomètres. La tradition orale (fiches de villages) donnent des informations sur ce que pouvait être la pratique de l'espace par les communautés anciennes. Ces informations nous confortent dans le choix d'un rayon de 3 km.

Par exemple, le terroir de *Ronga* (village fondé au xv^e siècle) s'étendait vraisemblablement, au xvii^e siècle, jusqu'à 4 ou 5 km de l'habitat car *Dinguir*, fondé à cette période dans une « brousse » du terroir de *Ronga*, est distant de 5 km de ce dernier. Notons qu'aujourd'hui, la limite séparant les deux terroirs voisins est située à 3 km de *Ronga* et 2 de *Dinguir*.

Sède est également fondé dans une « brousse » de *Ronga*, située entre 4 et 5 km de ce village. Ceci se passe au xviii^e siècle et *Ronga* est alors vieux de trois siècles.

Citons encore *Yalka*, fondé au xvii^e siècle dans une « brousse » de *Ninga*, à 3 km de ce dernier qui, à l'époque, a 150 ans d'existence.

Remarquons, enfin, que la superficie de 28,25 km² par terroir est peu différente de la moyenne des superficies actuelles des terroirs *kurumba* utilisés depuis cinq siècles (21,6 km²).

superficie est donnée à titre indicatif car nous ne possédons pas suffisamment d'éléments pour déterminer un espace de référence qui ne soit pas arbitraire. De toutes façons, ce ne sont pas les terroirs pris individuellement que nous désirons cerner mais les aires de peuplement correspondant aux grappes de sites d'habitat.

Lorsque nous dessinons sur la figure 3 des cercles de 1,5 cm de rayon (correspondant, à l'échelle de 1/200 000^e, à 3 km) centrés sur chacun des sites reconnus, quinze ensembles spatiaux cernant quinze groupements nucléaires d'anciens villages, apparaissent nettement (1).

Pour obtenir la densité de population, nous rapportons la somme des chiffres de population estimée à l'intérieur d'un ensemble à l'espace couvert par les cercles séquentiels de chaque ensemble. Selon que le semis du peuplement est serré ou lâche et que les villages ont une population plus ou moins forte, les densités à l'intérieur des aires de peuplement délimitées varient de 4,8 à 25,4 hab./km², pour une moyenne de 14,3 hab./km² (tabl. 1).

En comparaison de ces données, sur la même portion d'espace, la population est actuellement forte de 103 000 hab. (1975) et se répartit en 122 villages dont les terroirs couvrent 1 733 km². La densité de population rurale (excepté *Ouahigouya* : 18 000 hab. et son terroir) s'élève à 59,6 hab./km², soit quatre fois plus que la moyenne des densités de l'ancien peuplement. Signalons enfin que la population moyenne par village est aujourd'hui de 847 hab. contre 147 pour les anciens sites habités.

En fait, les comparaisons entre des données « théoriques » se rapportant à un ancien peuplement et celles issues d'observations et de dénombrements faits actuellement sont valables si l'on suppose que tous les sites anciens ont été occupés dans le même temps. Si telle était la situation, nous devons, dans ce cas, diminuer la surface totale retenue de 234 km², puisque quelques aires de peuplement se recouvrent partiellement et que les calculs précédents intéressent des ensembles pris séparément. La surface utilisée devient alors 1 628 km² au lieu de 1 862 km² (tabl. 1) et la densité moyenne atteint cette fois 16,3 km².

Quoi qu'il en soit, l'intérêt de cet essai d'estimation d'une ancienne population, par des méthodes qui peuvent être contestées, est de pouvoir apprécier une densité rurale assez élevée bien que nous ayons, par souci de prudence, retenu des chiffres faibles tant pour le dénombrement des buttes que pour

TABEAU I

Densité des aires de peuplement supposées

N° d'ordre (v. fig. 4)	Nbre de sites	Nbre de buttes	Estimation population	Estimation superficie	Densité de population
1	4	28	560	54 km ²	10,4
2	12	74	1 480	108 km ²	13,7
3	14	113	2 260	96 km ²	23,5
4	11	63	1 260	120 km ²	10,5
5	7	68	1 360	104 km ²	13,1
6	12	61	1 220	136 km ²	9,0
7	7	51	1 040	96 km ²	10,6
8	6	52	1 040	92 km ²	11,3
9	32	237	4 740	236 km ²	20,2
10	11	79	1 580	188 km ²	8,4
11	13	122	2 440	96 km ²	25,4
12	14	124	2 480	148 km ²	16,7
13	17	167	3 340	224 km ²	14,9
14	6	67	1 340	72 km ²	18,6
15	4	22	440	92 km ²	4,8
	170 (1)	1 167	26 560	1 862 km ²	14,3

l'estimation de la population correspondant à chacune d'elles.

Les densités calculées sont comparables à celles que nous observons aujourd'hui dans les paysannes qualifiées d'« archaïques » telles, pour prendre des exemples dans les régions voisines du *Yatenga*, les *Samo*, les *Kurumba*, les *Biva* ou les *Dogon* de la Plaine du *Seno*. Ces sociétés paysannes sont connues pour avoir perfectionné un système agraire fondé à la fois sur un espace restreint cultivé annuellement sous « parc », autour du village, et au-delà, sur une « brousse », sollicitée dans le cadre d'une jachère à long cycle. C'est ce modèle agraire que nous supposons avoir été celui de la population rurale que nous étudions en considérant toutefois que l'accès à l'espace pouvait être limité par l'insécurité et l'essentiel des activités agricoles être emprisonné à l'intérieur des cadres spatiaux strictement définis par les aires de peuplement centrées sur les petits bassins-versants.

Les témoignages d'une occupation Kibga

Les recherches de toutes natures, entreprises dans la Boucle du Niger et les confins voltaïques, livrent

(1) Pour qu'un cercle appartienne à un ensemble, il faut au minimum qu'il soit sécant avec un autre cercle de cet ensemble à la moitié de son rayon.

une somme d'informations disparates intéressant l'histoire de ces régions. La littérature ethnologique, pour sa part, est riche en relations faisant état d'anciennes populations assimilées par d'autres ou chassées de leur territoire au cours des temps. Il n'en demeure pas moins délicat de débrouiller de la masse d'investigations, aux propos parfois contradictoires, celles qui peuvent intéresser de près ou de loin notre sujet. Parfois l'intérêt que présentent des observations originales, faites sur le terrain, est étouffé sous le poids des recherches plus anciennes auxquelles il est fait appel sans en discuter la validité (comme si les connaissances acquises ne pouvaient pas être soumises à discussion). Il apparaît aussi que nombre de chercheurs qui se sont passionnés pour « leur ethnue » se soient efforcés de démontrer l'originalité de cette dernière à un point tel que les éventuels rapprochements avec des groupes voisins sont très difficiles à percevoir (1). Il semble pourtant impossible d'étudier les groupes humains des régions sahélienne et soudanienne sans avoir connaissance de l'ensemble zonal dans lequel ils s'intègrent.

Ceci étant, nous tenterons un effort d'interprétation à partir de la documentation consultée et de nos observations.

La tradition *mossi* (ou *mooga*) dit que les *Nakombse*, pénétrant dans le Bassin amont de la Volta Blanche, ont rencontré des *Kibse* et des *Kurumba*. Ces derniers ont « fait allégeance » aux chefs *mossi*, tandis que les *Kibse* (sing. *kibga*) ont été expulsés de leurs villages par *Naba Rawa*, fondateur du royaume de *Zandoma*, à la fin du xv^e siècle (2). *Rawa* les a refoulés « peut-être jusque vers Bankas et jusqu'au pied de la Falaise de Bandiagara » (IZARD, 1970, p. 277). Son contemporain *Naba Wumtanâgo*, fondateur du royaume de *Guitti* (3) et décrit par la tradition comme

ayant été un fameux guerrier, s'attaque au village de *Gambo* (4) peuplés par les *Kibse*. Ceux-ci s'enfuient et *Wumtanâgo* les poursuit vers le Nord-Ouest, faisant la guerre également à d'autres *Kibse* qui sont chassés de la région. La tradition de *Guitti* indique que la lutte menée par *Wumtanâgo* contre les *Kibse* l'entraîna jusque sur le plateau de *Bandiagara* (*Ibid.*, p. 280). Les *Kurumba* seraient donc restés sur place alors que les *Kibse* auraient été chassés de leur habitat.

« A moins bien entendu qu'il faille présenter les choses autrement et dire que les *Kibse*, au contraire des *Kurumba*, ne supportèrent pas la domination *Nakombga* et quittèrent le *Yatenga* de leur plein gré (?) » (*Ibid.*, p. 278).

Nous retenons, en première hypothèse, que les anciens puits, communément désignés sous l'appellation « *kibse* » et les sites de villages qui leur sont associés sont à mettre en relation avec cette occupation *kibga* qui aurait pris fin dans la seconde moitié du xv^e et le début du xvi^e siècle.

Pour sa part, la tradition des *Dogon* du plateau de *Bandiagara* (à 150 km au N.-O. de *Ouahigouya*) relate que les ancêtres des *Dogon* auraient séjourné dans le *Yatenga*.

« Les *Dogons* déclarent qu'ils ont acquis le Renard (5) quand ils étaient en Haute Volta (...) disent que le masque est venu de l'Est en indiquant la région du *Yatenga* (...) Il s'est passé quelque chose entre les *Dogons* et les anciens occupants du *Yatenga* ». (DIETERLEN, Sonchamp, 1967, pp. 35-36).

Il semblerait qu'au moins quatre clans *dogon*, ayant émigré du *Mande* dont ils seraient originaires (6), entre le x^e et le xii^e siècles, se soient dirigés vers le plateau de *Bandiagara* et le nord de

(1) C'est ainsi que W. STAUDE, éminent spécialiste des *Kurumba*, constate que la région qu'il étudie est parsemée de nombreuses huttes, de poteries et de jarres funéraires au sujet desquelles les *Kurumba* assurent « qu'il s'agit de morts ne leur appartenant pas ». Après avoir constaté l'emplacement d'un puits « dogon » et remarqué que les poteries ont la même facture que celles trouvées à Thiu « à un endroit appelé par les gens du pays : cimetière dogon », le chercheur écrit : « la présence de Dogon nous semble douteuse (...) Jusqu'ici rien ne nous a permis de donner un nom à cette population qui a habité la région de Mengao et qui restera sans doute pour longtemps, peut-être pour toujours, anonyme. Seules des fouilles méthodiques et une exploitation plus poussée des traditions locales et voisines permettraient de dévoiler peu à peu cet anonymat (...) Ne s'agit-il pas plutôt de traces laissées par les Songhai ? La question est posée... » (STAUDE, 1961, pp. 258-59).

L'auteur reconnaîtra pourtant plus tard : « L'histoire ancienne des Dogon est pour moi importante, parce qu'on trouve partout en pays kurumba des vestiges que les gens du pays attribuent aux Dogon » (Sonchamp, 1967, pp. 68-70).

(2) Le village de *Zandoma* est situé à 42 km S.-E. *Ouahigouya* est à 20 km S.-O. *Seguenega* (fig. 1).

(3) *Guitti* est situé entre *Zandoma* et *Seguenega*, à 12 km de ce dernier.

(4) A 4 km au Sud de *Guitti*.

(5) Selon la cosmogonie *dogon*, *Amma* le créateur, garant du Monde du *Nommo*, le Monde régénéré, pur, fécond, a métamorphosé *Ogo* qui voulait s'emparer de l'œuvre d'*Amma*, « l'obligeant à se mouvoir comme un quadrupède. Perdant son nom d'*Ogo*, il prit celui de *Yuru* : le Renard pâle, élément permanent du désordre ou plutôt l'agent de la désorganisation » (GRIAULE, DIETERLEN, 1965, p. 265).

(6) « Le premier emplacement historique attesté est un lieu qu'ils appellent *Digou* et qu'ils situent dans la région de Tombouctou. Ils disent : « nous sommes tous arrivés par là, puis descendu au Mandé et nous, fraction dogon, par refus de conversion à l'Islam, imposée par Soundiata, nous sommes partis ; les *Kurumba* aussi » (DIETERLEN, Sonchamp, 1967, p. 35).

l'actuelle Haute Volta. Le clan *Aru* se serait établi le long de la « Falaise », les *Dyon* sur le plateau et les *Ono*, associés aux *Domno*, dans un territoire allant de la plaine du *Seno* aux collines de *Kaya* (1) (GRIAULE, DIETERLEN, 1965, p. 18; BEDAUX, 1972, p. 113; GALLAIS, 1975, p. 97). GRIAULE (1950, pp. 277-79) tente de préciser la date d'arrivée des *Dogon* à *Bandiagara* en s'appuyant sur le dénombrement de douze masques du *Sigui* déposés dans l'abri d'*Ibi*; il conclut au début du XIII^e siècle (2). Des publications plus récentes, se référant aux datations au C-14 d'ossements et de charbons provenant des sépultures *tellem* (prédécesseurs des *Dogon* dans la « Falaise ») et d'objets *dogon*, concluent à une fin de l'occupation des *Tellem* aux XIII^e-XIV^e siècles (3) et à une installation *dogon* aux XIV^e-XV^e siècles (MAUNY, 1967, p. 536; CLARK, 1967, p. 615; WILLETT, 1971, p. 369; BEDAUX, 1972, p. 115).

Ces informations corroboreraient et complèteraient celles transmises par la tradition *nakombga*; aux *Kibse* du *Yatenga*, répondraient au moins certains clans *dogon* arrivés à *Bandiagara* aux XIV^e-XV^e siècles, qui, auparavant (depuis le X^e siècle, au plus tôt (?)), auraient vécu dans la région actuelle du *Yatenga*.

L'aire d'extension des clans *Domno* et *Ono* n'a pas lieu de surprendre puisque nous connaissons l'existence de puits *kibse*, non seulement autour de *Ouahigouya*, mais encore dans les régions de *Kongoussi*, *Bourzangha* et *Barsalogho* (N. *Kaya*) (fig. 6).

C'est également cet ensemble régional allant de la plaine du *Gondo* (80 km N.-O. *Ouahigouya*) à *Bourzangha* que M^{me} A. M. SCHWEEGER-HEFFEL suppose avoir été habité par un peuplement *kibga* qui se serait établi, selon les *Kurumba* de *Mengao*, « avant eux, c'est-à-dire avant 1600 » (SCHWEEGER-HEFFEL, 1965, p. 66). Le fait que, d'une part, ses observations de terrain, à *Mengao*, à *Thiu* et à *Thu*, rejoignent en partie les nôtres et que, d'autre part,

les poteries, qu'elle a examinées de façon détaillée et photographiées, paraissent en tous points identiques à celles que nous avons ramassées, conforte notre opinion que la partie centrale du *Yatenga* relevait, jusqu'à la fin du XV^e siècle, d'un pays *kibga*.

SCHWEEGER-HEFFEL note que l'archéologue SZUMOWSKI a mis à jour, près de *Segou* et de *Mopti*, des jarres qui ressemblent beaucoup aux *pithoi* (urnes funéraires) de *Mengao* (4) et a trouvé, dans les excavations de roches de *Bandiagara*, des poteries

« ... qui présentent des similitudes très remarquables, quant à la forme et à l'ornementation, avec les fragments de la région de *Mengao* (...) La correspondance paraît si grande qu'on pense nécessairement à une relation entre ces deux régions » (*Op. cit.*, p. 58-59).

A *Thu* (55 km N.-O. *Ouahigouya*), elle remarque un ensemble de sept tertres peu élevés, dont un central, dans lequel elle trouve, à vingt centimètres de profondeur, de nombreuses boules en pierre, des petits broyeurs, des objets en fer (bracelets, pointes de flèches) et des restes de vases presque identiques aux fragments de poterie de *Mengao*. Citant les propos du chef de *Thu*, SCHWEEGER-HEFFEL fait état « des prédécesseurs *dogon* qui ensevelissaient leurs morts dans de grands canaris ». Les mêmes observations sont faites à *Thiu* (35 km N.-O. *Ouahigouya*) :

« des *pithoi* du type de ceux de *Mengao* ainsi que des fragments de poterie, pareillement analogues à ceux qu'on trouve auprès de ces vases (...) les objets de *Mengao*, tant les dispositifs funéraires que les différents vases ont pour proches « parents », sous le rapport de la disposition, comme des formes, de la technique et de l'ornementation, ceux de *Thou*, *Thiou*, *Bandiagara* et *Mopti* » (*Op. cit.*, pp. 63-64).

Dans un article postérieur à l'étude à laquelle nous venons de faire référence, SCHWEEGER-HEFFEL

(1) *Kaya* se situe à 160 km S.-O. *Ouahigouya* et à 100 km N.-E. *Ouayadougou*, en territoire voltaïque.

(2) « Il semble qu'il soit difficile de rencontrer des preuves matérielles plus anciennes que celles dont l'abri d'*Ibi* offre des vestiges » (GRIAULE, 1950, p. 279).

(3) Les mêmes datations permettent de supposer que l'occupation des *Tellem* aurait débuté entre 400 et 500 avant J.-C. et que cette population connaissait le travail du fer (CLARK, 1967, p. 621).

(4) Les jarres mises à jour par SZUMOWSKI (1956) sont, toutefois, en position verticale alors que celles du *Yatenga*, de *Mengao* et de *Bourzangha* s'observent en positions couchées ou penchées.

Les jarres abondent dans la Boucle du Niger. Elles ont été remarquées par DESPLAGNES (1907 et 1951 : *El Ouedji*), MONOD (1955), ROUCH (1961 : *Aribinda*), MAUNY (1967 : *Tilemsi*), STAUDE (1967 : *Bourzangha*), ANQUANDAH (1976 : vallée du *Bani*, *Segou*, *Macina*), BARTH (1977 : *Sevare*, *Ngomi*). On en observe également dans les régions voltaïques de *Djibo* et *Dori* et même au Tchad (cf. travaux de M. et M^{me} LEBEUF).

Ce n'est pas tant la présence de jarres qui intéresse notre propos que l'observation qu'on peut en faire lorsqu'elles sont accompagnées de poteries usuelles, d'objets en pierre ou en fer, à proximité de monticules domestiques; le tout constituant les indicateurs d'une occupation sédentaire villageoise. Il est certain que les *Kibse* n'ont pas été les seuls à enterrer leurs morts dans des urnes funéraires mais, du *Seno* à *Bourzangha*, les jarres sont généralement reconnues par les gens du pays comme ayant été enfouies par les *Kibse-Dogon*.

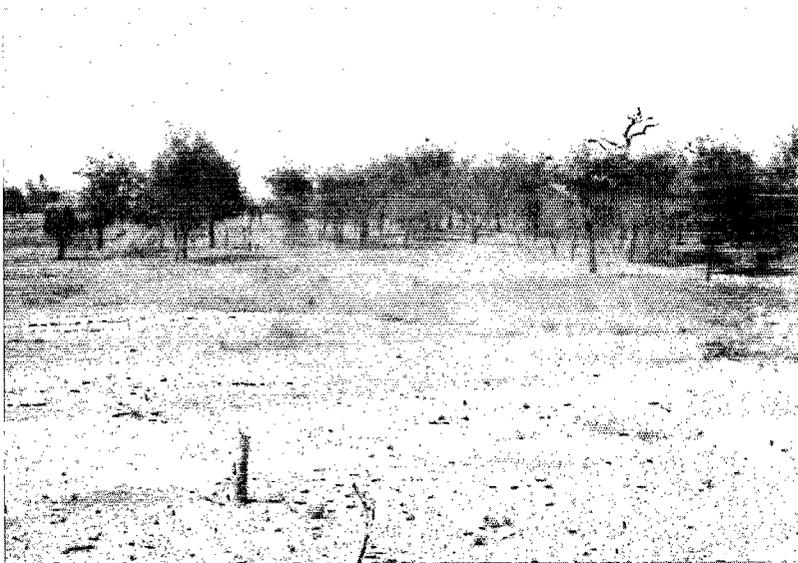
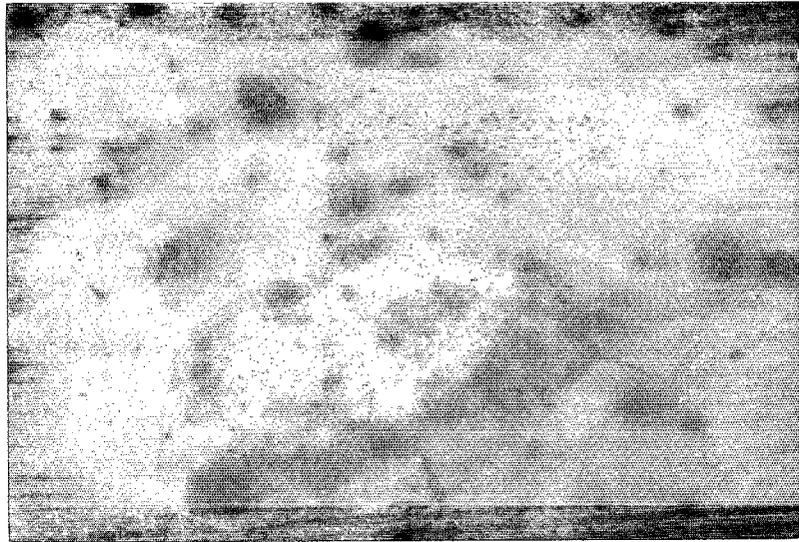


Photo 1. — Citernes anciennes creusées dans la cuirasse d'un glaciais, perpendiculairement à la pente. Furuma (13°32'30''-2°26'30'').

Photo 2. — Terre central (30 x 25 m) (en blanc) du site kibga de Siliga (13°44'-2°30'), alt. prise de vue 250 m.

Photo 3. — Buttes anthropiques sous un peuplement de *Balanites aegyptiaca* : ancien village kibga de Risi (13°31'-2°30').

Photo 4. — Puit kibga au centre d'un dispositif de cinq tertres anthropiques. Sunkusi (13°31'30''-2°20'30'').

Photo 5. — Vieux parc à *Faidherbia albida* sur ancien site kibga. A droite buttes anthropiques aplanies par la mise en culture « Champs de village » de Say (13°18'-2°14'30'').



décrit à *Gambo* (où la tradition de *Guitti* situe des *Kibse* au xv^e siècle) :

« de nombreuses urnes funéraires (...) La position et la décoration des pithoi, les nombreux pots et petits vases trouvés au même endroit correspond à tout ce que nous avons trouvé et constaté lors de nos fouilles à Mengao » (1966, p. 258).

SCHWEEGER-HEFFEL n'a pas soumis d'ossements ou de charbons à l'analyse radioactive mais tente de dater les vestiges qu'elle a fouillés, d'une façon originale (1). Elle retient comme époque possible de la fondation de *Mengao*, le début du xiv^e siècle et suppose, à partir de différents indices (dont, notamment, la découverte de perles) que les « hommes des pithoi » occupaient déjà la région au xii^e siècle.

En l'absence de datation plus précise, nous retenons cette information qui, d'ailleurs, corrobore celles de la tradition *dogon* exploitées par « l'École Griaule ».

Par le semis d'observations auquel elle se rapporte, l'étude de SCHWEEGER-HEFFEL est précieuse; elle permet d'élargir spatialement la reconnaissance du pays *kibga*. Toutefois, il convient de remarquer que son auteur emploie indistinctement les termes de « *tumuli* » (sing. *tumulus*) et de « tertres » pour désigner des buttes anthropiques semblables à celles que nous avons décrites : circulaires (10,20 m de diamètre) et peu élevées, au sommet aplani dans leur majorité. Après avoir écrit, à propos du site de *Mengao*, situé à 300 m d'un réservoir d'eau artificiel que :

« de la position des pierres (de soutènement de greniers ?), de la présence de pierres à broyer et des débris de poteries, on peut déduire que l'endroit a été habité dans le passé » (1965, p. 9),

l'auteur ne fait plus allusion, par la suite, à d'éventuels sites de villages mais à des *tumuli*, alors qu'elle continue à répertorier en ces lieux des poteries, des meules et des broyeurs. A moins d'une erreur d'interprétation commise lors de la traduction du texte (écrit en langue allemande), nous pensons que les termes de *tumuli* et *tumulus* sont employés à tort; les buttes doivent être considérées comme des

vestiges d'habitations, mis à part quelques cas douteux (2). Que des jarres soient mises à jour au cœur d'un tertre (rare) ou à sa périphérie (cas plus général) n'est pas suffisant pour conclure qu'il s'agit là d'une sépulture, puisque l'on trouve également des pithoi isolés ou groupés à l'extérieur des sites. Faisons remarquer que, de nos jours, au *Yatenga*, il arrive encore que des morts soient enterrés dans la cour de l'habitation ou à l'extérieur de la *zaka*, le long des murs de clôture. Il est vrai que, plus fréquemment, les morts sont ensevelis dans un cimetière, à part des habitations. Cependant, si l'on veut poursuivre la comparaison, il existe précisément de véritables « champs d'urnes », mis à jour par le ruissellement, en dehors des sites anciens. Nous ne parlons pas les vues de M^{me} A. M. SCHWEEGER-HEFFEL sur ce point qui nous intéresse au premier chef (3).

Les fiches d'enquête sur la tradition historique du *Yatenga*, recueillies au niveau de chaque *saka* (plur. *sakse* : quartiers de village) et mises à notre disposition par M. IZARD, viennent conforter notre opinion qu'il s'agit bien d'anciens villages *kibse-dogon* abandonnés, soit quelques temps avant l'installation de *Kurumba*, soit pendant la pénétration de la région par les *Nakombse*. Dans un cas comme dans l'autre, les abandons se seraient produits au xv^e siècle et au tout début du xvi^e siècle.

La tradition villageoise livre des informations pouvant être groupées en quatre types :

(1) il est dit expressément que le quartier fondateur du village actuel, que ce dernier soit d'origine *kurumba* ou *nakombga*, a été établi près de (ou sur) l'emplacement d'un village *kibga*. Cette information concerne 23 villages;

(2) il est question d'un puits *kibga* « découvert en brousse », ou de galeries de mine. Douze villages sont concernés par cette information;

(3) il est relaté qu'un *nakombga* fonde une chefferie là même où les *Dogon* viennent d'être chassés. L'un deux, s'étant caché dans les taillis, est découvert et nommé chef de terre. Ce cas est rapporté dans treize villages (4);

(1) Après avoir remarqué que les buttes anthropiques forment un dessin qui ressemble beaucoup à la figuration *dogon* des Pleiades et de Vénus au zénith, l'auteur pense que c'est sciemment que les constellations ont été représentées. Aussi, fait-elle appel à l'Observatoire de l'Université de Vienne pour établir à quelles dates la conjonction des deux constellations s'est produite (phénomène rare). Les réponses données sont : 1809, 1793, 1558, 1315, etc. L'auteur retient 1315 comme pouvant être la date de fondation de *Mengao*.

(2) A la rigueur, il est possible d'admettre que le tertre central de quelques sites importants, tels *Silga*, *Kadanga*, *Tugu*, *Sabuni* ait été un lieu de culte et (ou) une sépulture...

(3) Si toutes les buttes répertoriées étaient des sépultures, quelle taille avaient donc les villages dont elles dépendaient et où se trouvaient-ils ? ...

(4) Exemple donné par la tradition du quartier *Buduğu*, village de *Bilinga* : « A l'arrivée des *Nakombse*, les *Kibse* s'enfuirent à l'exception de *Timbo*, qui se cacha pendant quelques temps dans une forêt près du village puis revint à *Bilinga* où il prit le *tenga* (autel de la terre) et la houe sacrificielle, laissée par les anciens habitants ».

(4) la tradition rapporte qu'une fois le village fondé, des forgerons *kibse*, provenant de villages proches, y sont établis d'autorité. Cet exemple se rencontre dans dix-huit villages.

L'ensemble de ces informations ponctuelles se « superpose » à la localisation de 66 sites anciens à l'intérieur des terroirs des villages intéressés (fig. 5, à comparer avec fig. 2 et fig. 3).

Les fiches de village sont riches à d'autres égards. Il y est fait état notamment de filières migratoires *kibse-dogon* entre le *Yatenga* et le plateau de *Bandiagara* ou la plaine du *Seno*. C'est ainsi que l'on apprend que le village *kibga* de *Bilinga* entretenait des relations avec *Hômbô* (*Bandiagara*), de même que *Ziga* avec *Aru* (*Seno*), *Yisigui* avec *Pogono* (*Seno*) et *Yipo* avec *Yibi* (*Bandiagara*). Il apparaît également que les chefferies, créées par *Rawa*, *Wumtanâgo* et leurs parents, dans la seconde moitié du xv^e siècle et le début du xvii^e, se sont « plaquées » sur les concentrations de villages *kibse* qui figurent parmi les plus peuplées, selon nos estimations : aires de peuplement nos 9, 11, 12, 13, 14 (tabl. 1 et fig. 3). Cette information doit être mise en relation avec l'observation faite d'une superposition de l'habitat actuel sur les anciens sites dans certains secteurs de l'aire que nous étudions (fig. 2). Enfin, les sites, qui, par leur importance, ont été appelés « métropoles », se situent, au moins pour ceux des ensembles nos 9, 11, 12 et 13, près de villages où, actuellement, les chefs de terre sont des *Buguba* (sing. *Bugo*), prêtres de la fertilité et gardiens de l'âme du mil, d'origine *kibga* (1). Ceci tendrait à prouver que, lors de la pénétration *nakombga*, les *Kibse* étaient encore nombreux dans ces lieux. Ailleurs, en effet, les chefs de terre nommés par les nouveaux « gens du pouvoir » sont *kurumba* ou encore *mossi*, lorsque le village a été créé de toutes pièces, loin d'un village autochtone; ce qui constitue une exception.

Nous découvrons donc de multiples correspondances entre la localisation de sites d'anciens villages, que nous considérons dorénavant comme *kibse*, et la tradition historique recueillie sur les lieux mêmes, au niveau des unités lignagères (*saka*).

*
* *

Cette somme de témoignages en faveur d'une antique occupation *kibga* au *Yatenga* permet de

mieux comprendre le mode de peuplement en petites aires nucléaires qui se dessinent à l'intérieur des bassins-versants. Il est possible, en effet, de faire des rapprochements entre ce « modèle » et, d'une part, celui du peuplement *dogon* établi dans les villages relictuels au nord-ouest du *Yatenga*, d'autre part, les anciens noyaux sédentaires du *Gurma*.

Dans le Gondo méridional (14°-14°30'), le peuplement *dogon* résulte d'un vigoureux mouvement de colonisation agricole, récemment issu de la « Falaise », qui s'appuie sur un maillage de villages relictuels du « Vieux pays » *dogon*, relevant des clans *Kor*, *Domno* et *Ono* (2). Ces villages sont groupés en ensembles de cinq à vingt unités maximum, rassemblant pour la plupart de 200 à 300 habitants chacune (GALLAIS, 1975, p. 118). Ces effectifs villageois, peuvent être comparés, bien que plus élevés, à ceux que nous avons donnés aux sites *kibse* du *Yatenga*. Remarquons que la moyenne de 200/300 habitants par village n'est due qu'à l'existence de quatre « gros » villages abritant de 400 à 900 hab.; concentration exceptionnelle qui tient à la difficulté de creuser des puits dans cette partie du *Gondo*, où la nappe phréatique atteint des profondeurs allant de 45 à 70 m. Le fait qu'au *Yatenga*, la nappe engorge la cuirasse à une dizaine de mètres de profondeur seulement, au centre des impluviums, aurait sans doute permis une dispersion relativement plus forte en petites unités d'habitat. Remarquons encore que, dans le *Seno* Central, immédiatement voisin du *Yatenga*, la colonisation *dogon*...

« s'est faite moins par une immigration au départ de la Falaise, que par le desserrement des clans *dogon* restés dans quelques gros villages de la Plaine » (*Op. cit.*, p. 119).

Ce fait récent peut être mis en parallèle avec l'antique peuplement du *Yatenga* qui, dans une phase d'expansion, aurait connu une « diaspora » à partir des « métropoles ».

Intéressante est aussi l'analyse des sites refuges du *Boré*, du *Dalla-Boni*, du *Hombori* et du *Gorouol*, sous des latitudes plus septentrionales. Là, les groupements de petits villages évoquent, à l'inverse du cas précédent, le repli de villageois dans des sites où :

« ... en l'absence de relief, la défense peut être facilitée par la végétation plus dense des galeries d'oued. De façon générale,

(1) « Le *Bugo* est un prêtre que ses fonctions apparentent au prêtre *dogon* du *binu*; plusieurs villages du *Yatenga* sont commandés par des *Buguba* (...) L'un des plus éminents d'entre eux, celui de *Yisigui*, jouait un rôle religieux considérable à l'époque de *Naba Rawa* et demeura sous les *Yatenga* *Naba*, un dignitaire de premier plan. On peut ainsi voir qu'entre *Kibse* et *Nakombse*, s'il y a eu répulsion, il y a eu aussi attraction; ces deux phénomènes, cependant, n'ayant certainement pas concerné les mêmes éléments de la population *kibse* du *Yatenga* » (IZARD, 1970, p. 276 et 278).

(2) Rappelons que les *Domno* et *Ono* ont, selon la tradition, occupé un territoire plus vaste s'étendant à l'Est. Au nord-ouest du *Yatenga*, les villages de *Thiu*, *Thu*, ainsi que cinq autres sont toujours habités, au moins partiellement, par des *Dogon*. Ils témoigneraient d'une antique occupation du territoire, en continuité avec l'occupation du *Seno-Gondo*.



Fig. 5. — IMPLANTATIONS KURUMBA ET NAKOMSE CONTEMPORAINES DU DÉPART DES KIBGA.

1 Nom de village actuel ; 2 Limite de terroir ; 3 Retenue d'eau artificielle (barrage) ; 4 Périmètre urbain de Ouahigouya ; 5 Piste ; 6 Axe de drainage. Informations issues de la tradition orale (enquêtes de M. Izard) : 7 Emplacement d'un ancien village kibga attesté ; 8 Implantation kurumba au xv^e siècle et début du xvi^e siècle ; 9 Implantation Nakomba au xv^e siècle et début du xvi^e siècle.

le villageois piéton, armé de flèches, est plus à l'aise que le nomade monté et armé de javelots ou d'épée, à travers les taillis (1) (...) Ces sites de relief sont doués d'un certain nombre d'avantages écologiques : microclimat, sources pérennes, sols de bonne rétention de versants (...) Ces avantages sont compensés par des inconvénients certains dont le plus important est l'exiguïté des surfaces cultivables (...) mais la réalisation d'une certaine densité de peuplement sur un espace limité est une des conditions de sécurité » (*Ibid.*, pp. 169-70).

J. GALLAIS estime le peuplement de ces « vieux pays », calcule leur surface et observe que :

« Les noyaux d'implantation villageoise se présentent sous forme de petites régions séparées dont la surface varie de quelques centaines à un millier de kilomètres carrés. A l'intérieur de ces noyaux, la densité réalisée se tient en ordre de grandeur entre 5 et 10 habitants au km² (*Ibid.*, p. 170) (2).

On est saisi par les comparaisons qui peuvent être soutenues entre ces « vieux pays » et les aires de peuplement que nous avons délimitées autour des groupements d'anciens villages, à la différence près que les aires *kibse* sont moins étendues et leurs densités kilométriques plus fortes. Ces différences pourraient, toutefois, s'expliquer, d'une part, par le compartimentage plus fin de l'espace au *Yatènga* par les impluviums cuirassés et, d'autre part, par l'existence de puits à fort débit, permettant le ravitaillement en eau d'un nombre important d'habitants. On peut aussi penser que les aires de peuplement *kibse* auraient atteint des densités élevées du fait d'une obligation à demeurer concentré dans des sites défensifs; ce qui aurait pu provoquer, par ailleurs, une saturation des espaces cultivables (?).

J. GALLAIS poursuit l'énumération des mécanismes de défense des sédentaires en s'intéressant aux structures d'encadrement politique. Il explique que

le pouvoir des anciennes chefferies ne pouvait s'exercer que sur des populations réparties sur de petites surfaces, afin de pouvoir répondre instantanément à une menace des cavaliers. Précisément, chez les *Dogon*, l'organisation politique repose sur un ensemble d'unités qui constituent chacune des petits pays dont le *Ogon* est le chef à la fois politique et religieux.

« L'organisation traditionnelle est étroitement limitée à l'existence de petites républiques gérontocratiques, de nature clanique, groupant quelques villages sous l'autorité religieuse et judiciaire de chefs élus, les *Ogon*. Ainsi l'ancien canton administratif d'Aru (...) est en réalité constitué de quatre petits pays traditionnellement distincts, autour des villages principaux de Tagualé, Segué, Ty et Koba » (GALLAIS, 1975, p. 100).

Si les *Kibse* du *Yatènga* sont bien apparentés aux *Dogon*, la marquetterie politique particulière à cette société serait une explication de plus aux petites unités de peuplement que nous avons reconnues.

Enfin, les mécanismes de défense, précédemment énoncés, oblige l'élevage à se concentrer dans...

« les limites du noyau défensif à l'intérieur duquel la forte implantation humaine réduit les surfaces de pâturage. L'élevage lié à l'agriculture y est difficile sans techniques intensives très particulières » (*Ibid.*, p. 171).

L'entretien d'un « parc » à *Faidherbia albida* autour des villages — et nous savons que ce « parc » constitue un des principaux caractères de reconnaissance des anciens sites d'habitat — serait une des formes de réponses « intensives » au problème posé par l'élevage, ainsi, peut-être, que le maintien de citernes lorsque celles-ci se trouvent en terrain schisteux et font double emploi avec les puits (?) (3). Si le

(1) Au *Yatènga*, les corniches cuirassées couvertes de taillis, dont certains ont une physionomie de « brousse tigrée », pouvaient parfaitement former un système défensif naturel, entourant les impluviums (fig. 4).

(2) Densités kilométriques calculées par J. GALLAIS : 3,4-10-5,2-8-7-11,7-8,8.

(3) Si le fongage de puits profonds relève de connaissances et de techniques particulières que les *Kibse-Dogon* paraissent avoir acquises, nous ne pensons pas que l'aménagement de citernes soit spécifique de ce peuplement. De nombreux villages *dogon* du *Gondo* possèdent bien des citernes encore peuplées de crocodiles mais également les villages *kurumba* du nord du *Yatènga* et du *Djelgodji*.

Des citernes encore plus vastes et plus profondes que celles que nous connaissons (REICHELT cite des profondeurs de 1 à 5 m et des diamètres de 30 à 200 m) ont été décrites dans l'ensemble du *Gurma*, principalement par DELAFOSSE (1912), MOURGUES (1932), GALLAIS (1975) et REICHELT (1977) qui en a dénombré 277. Pour tous ces auteurs, l'existence de citernes démontre « qu'une population sédentaire, aujourd'hui disparue, a su compléter un réseau naturel de points d'eau insuffisant pour ses besoins » (MOURGUES, 1932, p. 353). GALLAIS (1975, pp. 172-73) pense que les citernes ont pu être aménagées par les *Kurumba*, lorsqu'ils occupaient le *Gurma*, et encore utilisées par les *Songhai*, à la fin du xv^e siècle. Curieusement, les habitants questionnés sur ces citernes répondent qu'elles sont l'œuvre des *Noumou*, considérés comme forgerons (*ibid.*, p. 172). Or, *Noumou* peut être rapproché de *Nommo*, le génie de l'eau, une des puissances les plus considérables du panthéon *dogon*, dont les crocodiles sont les serviteurs (cf. GRIAULE, 1941, p. 187).

Les *Dogon*, d'un côté, les *Kurumba*, de l'autre, auraient pu assimiler, chacun dans leur région, des populations « archaïques », du type *Nioniose* (« les gens d'avant ») qui creusaient des citernes... (?) Cf. Annexe : l'assimilation politique.

Faidherbia albida est communément entretenu par les sociétés « paléonégrites » vivant sous ces latitudes nord-soudaniennes, nous savons également que, dans la cosmogonie *dogon* :

« la graine du Sene (acacia albida) fût créée avant celle du fonio (*Digitaria exilis*). Elle germa dans la première terre (celle de Yourougou, le Renard Pâle (...)) L'acacia est associé à la tête de l'homme, aux triplés, à la vieillesse, à la mort (...) L'acacia albida est planté en même temps que le baobab (*Adansonia digitata*) et le kilena (*Prosopis africana*) dans le champ attaché aux grandes maisons de famille (ginna) » (DIETERLEN, 1952, pp. 154-55) (1).

Une telle tradition expliquerait encore davantage l'association reconnue entre la localisation des anciens villages et la présence de « parc » à *Faidherbia albida*.

La disposition des anciens villages à l'intérieur de l'espace régional serait à mettre en relation avec des unités politico-sociales, de dimensions modestes, correspondant à des territoires de dispersion maximum du peuplement, élaborée par élargissement progressif à partir de noyaux : les « métropoles » (sièges des *Ogon* et des *Binu*). Cet élargissement se serait « crispé » autour de sites géographiques particulièrement favorables au ravitaillement en eau et à la défense.

Les interprétations possibles de l'abandon des villages

De l'ensemble des informations issues de la tradition orale, nous retenons qu'une population *kibga*, implantée au Yatenga probablement à partir du x^e-xi^e siècles, disparaît à la fin du xv^e. Des effectifs sont décimés lors des combats mais le plus gros du peuplement rejoint les clans *kibse-dogon* de la plaine du *Gondo* et du plateau de *Bandiagara*, tandis que quelques lignages demeurent dans la région pour assurer, sous le contrôle politique *nakombga*, soit le culte de la terre, soit le travail du fer (2).

La disparition, relatée comme subite, d'un peuplement particulièrement bien ancré à son territoire durant quatre ou cinq siècles, pose un problème que les combats rapportés par la « geste » *nakombga* ne peuvent résoudre à eux seuls.

Dans la perspective d'une conquête totale du Bassin de la Volta Blanche par les *Nakombse*, pourquoi les *Kibse* auraient-ils subi de plus fortes attaques que leurs voisins *Kurumba*, au point de ne trouver de solution que dans la fuite, alors que les *Kurumba*, non seulement « conservent intacte leur autonomie politique au *Lorum* (région de *Mengao*) » (IZARD, 1970, p. 282), demeurent dans leurs villages du Yatenga central lorsque ceux-ci passent sous contrôle *nakombga*, mais encore paraissent avoir profité de l'émergence du nouveau pouvoir pour s'implanter en force au Yatenga.

Les *Kibse* auraient-ils été insuffisamment armés devant les cavaliers porteurs de lance ? Les mécanismes de défense analysés en rapport avec leurs sites d'habitat prouveraient le contraire, ainsi que ce que nous savons de leur habileté dans le travail de la forge (ce qui sous-entend la fabrication d'armes). De plus, les cavaliers *nakombse* ne sont pas invincibles. Ceux-ci, quelques décennies après les événements qui nous intéressent, ont délibérément mis un terme à leur ambition de contrôler le pays *samo* (O. Yatenga) devant la résistance que leur ont opposée les paysans, qui savaient à l'occasion constituer de véritables confédérations de guerre entre leurs villages et user de leurs arcs. Pourquoi, dans ces conditions, le peuplement *kibga* a-t-il été démantelé, ce qui constitue un fait unique dans la tradition *nakombga* ? La conquête du Bassin de la Volta Blanche est, en effet, présentée comme une assimilation de populations autochtones au sein d'un nouveau système politique. Sans doute s'accompagnait-elle de razzia de la part des cavaliers « peu soucieux de s'arrêter en chemin » (pillages de greniers, rapt de captifs...) mais son but était de créer des chefferies villageoises et non pas d'exterminer les autochtones.

« Un jour, les cavaliers mettent pied à terre, attachent leurs chevaux et posent leurs lances. Autour de la résidence choisie par le chef dont l'installation suppose l'accord préalable, obtenu de gré ou de force, du maître de la terre de l'endroit, un nouveau territoire politique se constitue, défini par un réseau de commandements villageois, projection territoriale de la dynastie naissante. Point de guerres de conquêtes, à proprement parler, point de combats si, du moins, nous nous en tenons à la lettre à la tradition orale » (IZARD, 1973, p. 140).

(1) Le *Kilena* est utilisé par les forgerons pour la fabrication du charbon de bois.

(2) Le *Dinangourou* (région de *Yoro*, au Mali) aurait pu accueillir aussi des *Kibse* du Yatenga (?).

Des quartiers de village « *mossi* » sont donc authentiquement *kibse*, comme en témoignent les enquêtes de M. IZARD. Il est même possible que des lignages *kibse* se soient maintenus à l'écart des commandements *nakombse*. La tradition du village de *Nâgo* ne dit-elle pas que « le village actuel a été fondé par *Naba Bingem*, fils de *Lâmbwega* (1643-1670 ?) et que le fondateur a chassé les *Kibse* de leur village pour s'y établir... deux cents ans après la conquête de *Naba Rawa* ! ... Quoique cet exemple soit unique, il pose néanmoins une question fondamentale, demeurant jusqu'ici sans réponse.

Partout, le processus de conquête aboutit à sceller l'association entre les « gens du pouvoir » et « les gens de la terre ».

Pour répondre à cette interrogation, nous formulons deux hypothèses. La première fait intervenir une volonté particulière des *Nakombse* de contrôler une région déjà connue pour son abondante production de fer et ce, d'autant plus, qu'elle se trouvait à l'époque à portée des raids commandés à partir des états islamiques du Nord. Ce contrôle, qui ferait référence à une conscience politique tôt affirmée, se serait manifesté par la création habituelle de chefferies mais encore par le prélèvement intensif de contingents de forgerons (et de foreurs de puits), détenteurs d'une technicité réputée, pour les placer dans les villages du Sud, déjà commandés par les *Nakombse*. Ce contrôle d'un genre particulier, aboutissant à terme au démantèlement du pays *kibga*, se serait exprimé avec d'autant plus d'agressivité que les *Kibse* auraient résisté, au moins dans un premier temps; après quoi, le processus engagé se serait perpétré jusqu'à la disparition complète des communautés *kibse* indépendantes.

La seconde hypothèse n'exclut pas la première; elle la complète par l'introduction de l'idée que le pays *kibga* connaissait au xv^e siècle une situation de crise dont les *Nakombse* auraient profité pour s'implanter rapidement. Celle-ci aurait pu avoir pour origine soit des épidémies ou des sécheresses, soit des razzia *songhai*, soit encore des relations hostiles avec les *Kurumba*. Il est possible, également, d'envisager une progressive saturation des aires de peuplement *kibse* qui aurait amené, plusieurs décennies avant la pénétration *nakombga*, le développement d'un processus migratoire vers les régions occupées par les clans alliés.

Les combinaisons de plusieurs facteurs se rattachant aux deux principales hypothèses sont envisa-

geables mais, faute de pouvoir vérifier leur validité, la recherche d'interprétations des abandons de villages risque d'aboutir à des spéculations plus ou moins stériles. Aussi, ne retenons-nous que certaines d'entre elles, parmi les plus plausibles; celles qui s'appuient sur quelques indices.

A l'appui de la première hypothèse, nous savons que le *Yatenga* est particulièrement bien doté de niveaux cuirassés affleurants d'où l'on peut extraire en surface ou en profondeur un minerai de 40 à 70 % de teneur en fer (1); ce qui pourrait expliquer un développement précoce d'une industrie du fer dans cette région et la bonne qualité des outils et des armes qui y étaient fabriqués. De plus, les forgerons du *Yatenga* — dont la plupart actuellement se rattachent à des origines *kibse* — savent à la fois extraire et fondre le minerai, puis travailler le fer; association de travaux qu'il est rare de rencontrer en Afrique occidentale.

Que les *Nakombse* aient tenu particulièrement à contrôler cette région et à faire travailler les forgerons *kibse* pour leur compte est d'autant plus plausible que la production du fer faisait au xix^e siècle au *Yatenga*, et sous leur contrôle, l'objet d'une exportation qui classait cette région première productrice de l'Afrique Occidentale : 1500 hauts fourneaux et 540 tonnes de fer annuelles sont les estimations propres à caractériser cette production (NOIRE, 1905; FRANCIS-BŒUF, 1937, p. 452) (2).

A la fin du xv^e siècle, la renommée de l'industrie du pays *kibga* aurait déjà été suffisamment étendue pour que ses forgerons soient l'objet de convoitises de la part d'une formation étatique en gestation. Ceci expliquerait que les premiers *Nakombse*, parvenus dans la partie amont du Bassin de la Volta Blanche, aient voulu rapidement asseoir des chefferies (3) et, se heurtant à une résistance *kibga*, aient

(1) Cf. *infra*, note 4 p. 458. L'abondance des cuirasses présente, par contre, l'inconvénient majeur pour l'agriculture.

(2) Les forges du *Yatenga* avec celles d'*Crewendu* (près du lac *Aoungundu*, N.-O. *Hombori*, ancien refuge des *Dogon* (« *Humbebe* » en langue peul) sont, en 1937, les seules de l'AOF à préparer le fer en vue de l'exportation (FRANCIS-BŒUF, p. 437). A cette époque, les fers de houes du *Yatenga* sont encore exportés dans tout le pays *mossi*, le *Gurunsi*, le nord de la *Gold Coast* (*Ghana*) et jusqu'à *Tombouctou*.

(3) L'éparpillement des chefferies de *Rawa* le long d'un axe S.-E. - N.-O. de plus de 130 km, coupant le pays *kibga* et l'abandon des plus septentrionales (*Sanga* et *Dubare*) pour un « redéploiement » des chefferies sur les « métropoles » *kibse* situées au sud de *Ouahigouya*, pourraient trouver là une explication.

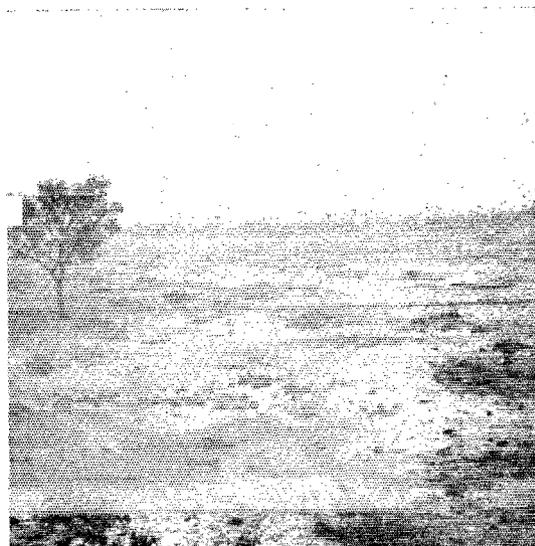
Notons que *Ouahigouya*, que nous citons en tant que référence pratique de localisation, n'existait pas à l'époque. La résidence royale de *Ouahigouya* (*Waygyo* : « venir se prosterner ») a été fondée par *Naba Kango* vers 1780 (cf. IZARD, 1971, p. 152).

Photo 6. — Traces de cultures *kibga* (?). Anciens champs épierrés. Sol décapé à Kibitangé (13°30'30"-2°21'). →

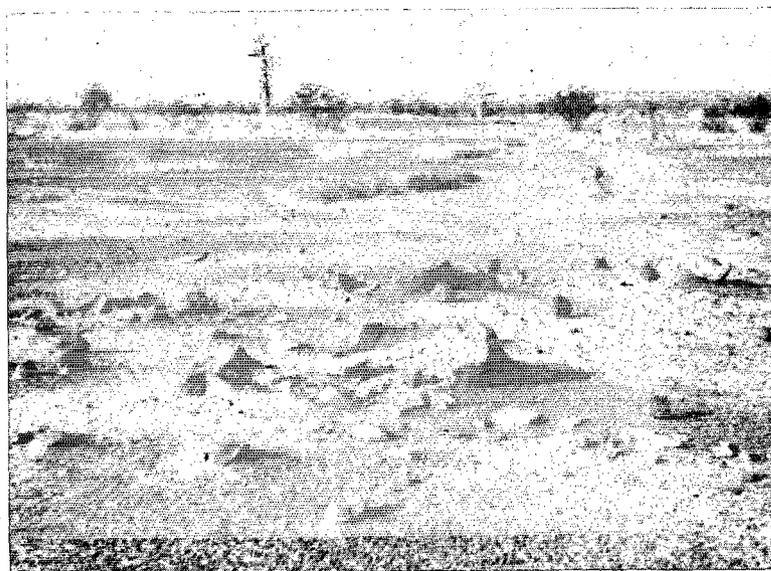
Photo 7. — Jarres funéraires dégagées par le ruissellement. Bulzoma (13°49'30"-2°25'30").

Photo 8. — Extraction de poterie d'une butte anthropique. Toèse (13°38'-2°29').

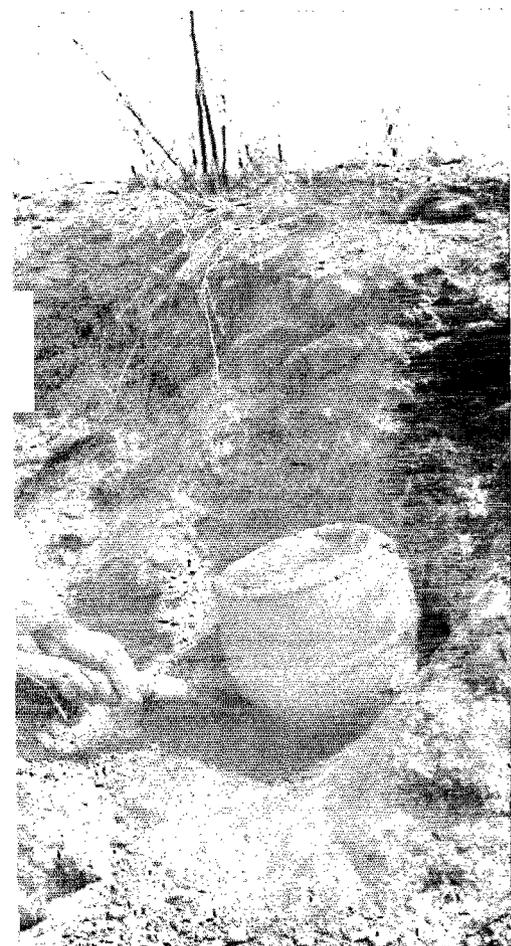
Photo 9. — Fragments de poteries et broyeur. Exemples représentatifs des tessons jonchant le sol de tous les anciens sites visités. Photo 10. — Anciens champs. Décapage des sols sablo-argileux par le ruissellement sur un ancien espace cultivé. A droite, le maigre bouquet d'arbres situe l'emplacement d'une ancienne citerne. Entre celle-ci et la corniche cuirassée de l'arrière-plan, des alignements de pierre témoignent d'un aménagement antique des pentes. Siliga (13°45'-2°30'), alt. prise de vue 250 m.



6



7

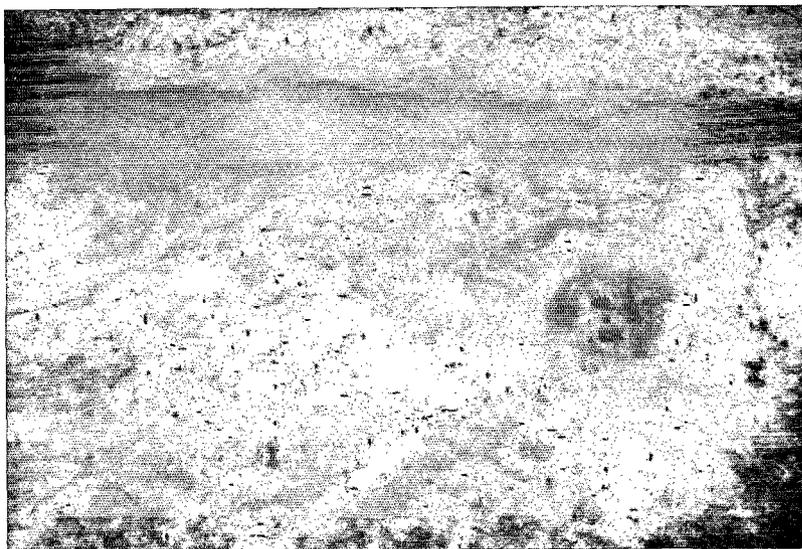


8



9

10



choisi de déporter progressivement les forgerons en les disséminant dans le réseau de villages où ils exerçaient déjà un réel contrôle. La tradition atteste, en tous cas, que cette politique s'est exercée d'une façon continue de *Rawa* à *Yadega* (le fondateur du *Yatenga*), soit pendant une quarantaine d'années environ (1). Il ne s'agirait donc pas d'un « cataclysme » guerrier dévastant en deux ou trois campagnes le pays *kibga* mais d'une usure de son peuplement considéré tel un vivier dans lequel les *Nakombse* prélevaient des forgerons, à mesure de la création de chefferies, pour en faire des captifs au service d'un nouvel ordre politique. L'exemple de la « prise » des forgerons de *Tugu* est, de ce point de vue, parfaitement explicite :

« Naba Wumtanago et son fils Naba Atugum opprimèrent durement les forgerons de Tugu qui, dispersés par la force en divers points du royaume, furent astreints à de durs travaux et soumis à des brimades discriminatoires : c'est ainsi que Naba Atugum, d'après la tradition de Guitti, les obligea à porter un morceau de charbon en sautoir, afin qu'on puisse aisément les distinguer des autres éléments de la population » (IZARD, 1970, p. 281) (2).

Si telles étaient les conditions de l'« occupation » du pays *kibga*, on conçoit mal que des villages privés de leurs forgerons et des femmes de ces derniers, généralement potières, aient pu se maintenir longtemps. A court terme, l'impossibilité de vivre devait s'y ressentir, surtout si les activités liées à la forge occupaient auparavant une part importante de la population. Les habitants abandonnent le village et se dispersent dans ceux qui ne sont pas encore affectés par les raids *nakombse*, principalement les villages du Nord-Ouest qui se raccordent en continuité à ceux du *Gondo* et du plateau de *Bandiagara*, avec lesquels il semble que les *Kibse* n'aient jamais cessé d'entretenir des relations (3).

Dans certains villages récemment abandonnés en partie ou en totalité par leurs occupants, les *Nakombse* s'établissent avec leurs gens, accompagnés

ou non par des *Kurumba*. D'autres sont laissés à l'abandon; les meules y sont brisées et les puits bouchés afin que les *Kibse* ne puissent plus y revenir.

*
*
*

Parmi la série de facteurs pouvant expliquer une situation de crise au *Yatenga*, lorsque les *Nakombse* y pénètrent, nous évoquerons les épidémies et les sécheresses dont le peuplement *kibga* aurait pu souffrir, puis nous porterons notre attention sur d'éventuels raids *songhai* et sur une possible hostilité entre les *Kibse* et les *Kurumba*.

Nous avançons l'hypothèse de difficultés temporelles ou d'une crise dont nous ignorons la nature car, au dépouillement des fiches de villages, il apparaît que, d'une part, des *Kurumba* se sont implantés dans des villages *kibse* désertés avant même la pénétration *nakombga* et que, d'autre part, certains sites *kibse* n'ont été « découverts », abandonnés, qu'au cours des xvii^e et xviii^e siècles, soit à l'occasion de chasses (*Sôdè, Lônga*), soit à mesure de la progression des défrichements (*Gondologo, Kerga, Sulu, Tâvuse, Sissamba, Noogo...*).

Si nous savons que des villages *kibse* sont devenus les sièges de chefferies *nakombse* dès *Rawa*, il faut donc considérer, également, que des villages *kurumba*, ou reconnus tels, étaient d'anciens sites *kibse* abandonnés quelques décennies auparavant. De plus, il y a lieu de supposer que des emplacements de villages désertés n'étaient pas connus ni des *Kurumba*, ni des *Nakombse*, puisqu'ils ne sont « découverts » que bien après la phase de la conquête (4).

On pourrait admettre que ces prétendues « découvertes » intéressent en fait des villages évacués au xv^e siècle sous la pression des *Nakombse* et dont le souvenir de leur localisation aurait disparu des mémoires deux siècles plus tard. Cette supposition n'est pourtant pas acceptable car plusieurs de ces « découvertes » se font dans des « brousses »

(1) Les chronologies du *Yatenga* donnent pour dates du règne de *Naba Yadega* : 1540-1560, 1540-1563 et 1541-1565.

(2) Les autres éléments de la population étaient, pour leur compte, astreints au port de cicatrices de reconnaissance des alliés, sujets et descendants de *Wed-Raogo* : l'ancêtre des *Nakombse*. Ceux qui les portaient ne pouvaient être réduits en esclavage. « Lorsque les guerriers de Oubri (fils de *Wed-Raogo*) se présentaient devant les villages, le port de cicatrices et l'offre de divers cadeaux suffisaient à assurer la paix aux gens des villages » (TIENDREBEOGO, 1963, p. 11). Sans représenter réellement une caste, les forgerons du *Yatenga* sont toujours « des gens à part » pour le reste de la population *mossi*.

(3) A cet égard, J. GALLAIS (1975) note que le mouvement récent de colonisation *dogon* à partir de la « Falaise » s'est fait le long d'axes claniques qui se suivent jusqu'à 50 et 80 km de la Falaise et que « chaque village de la Falaise s'est ainsi vidé le long d'un axe principal » (p. 112). Il est possible d'imaginer à rebours un même processus pour la fin de l'occupation *kibga*, puisque dans le mouvement récent « les colons tendent à réoccuper des terres sur lesquelles leur clan a des droits relevant d'une antique occupation » (*ibid.*).

(4) A l'ouest du *Yatenga*, les premiers établissements *samo*, fondés à la fin du xv^e et au début du xvi^e siècles sont situés, eux aussi, à proximité d'anciens sites de villages : « ... continuant à s'étendre vers l'Est (à la rencontre des *Mossi*), Les *Samo* créèrent *Kourana, Koulebale* et ensuite *Lankoy*, où ils trouvèrent déjà des ruines et des puits » (NOIRE, 1905). *Lankoy* (ou *Lankue*) est situé à 40 km S.-O. *Ouahigouya*.

relevant de chefferies *kurumba*, fondées antérieurement à l'avancée *nakombga*. Or, on sait que les *tég-bise* détiennent les traditions faisant précisément référence aux anciens occupants de leur territoire. S'ils avaient connu les emplacements de villages *kibse* découverts inopinément par des chasseurs, la tradition de ces chefferies en ferait état; ce qui n'est pas le cas. A titre d'exemple, *Sôde* est fondé sous le règne de *Naba Kângo* (1757-1787), après qu'un chasseur ait découvert dans la « brousse » de *Rônga* (une des trois puissantes chefferies de terre *kurumba*) un ancien puit en eau. Le chasseur en avise le chef de *Rônga* « qui envoie son fils reconnaître l'endroit, en compagnie du chasseur ». Cet exemple, loin d'être unique, laisserait entendre que, d'une part, l'extension de l'ancien peuplement *kibga* n'était pas reconnu dans sa totalité à la fin du XVIII^e siècle, du fait d'une végétation encore dense à cette époque, et que, d'autre part, cette relative ignorance s'expliquerait par l'abandon précoce (au début du XV^e siècle ?) de certains villages *kibse* dont les champs étaient déjà reconquis par les taillis au moment de l'arrivée des *Kurumba*, puis des *Nakombse* (1).

Le seul fait que des chefferies *kurumba* se soient implantées en pays *kibga*, avant la fin du XV^e siècle pose problème : le peuplement était-il affaibli et pourquoi ? Les *Kurumba* « chassaient »-ils les *Kibse* comme l'ont fait plus tard les *Nakombse* ?

Les épidémies ou les péjorations climatiques sont parfois avancées pour expliquer la disparition ou le repli de populations dans ces régions d'Afrique. Il est possible de spéculer sur d'éventuelles épidémies ou sécheresses ayant affaibli le peuplement *kibga* mais, alors, pourquoi celui-ci aurait-il été le seul atteint, quand tout indique que les *Kurumba* voisins ont été animés, au cours de la même période, par une dynamique expansionniste.

Le seul témoignage que nous ayons, pour la Boucle du Niger, d'une mortalité provoquée par une épidémie (choléra ?) intéresse l'empire *songhaï* en 1536 (CissoKO, 1968, cité par BÉDAUX, 1972, p. 168), soit à une date postérieure au début de la conquête

nakombga; date trop tardive pour retenir notre attention.

Les conditions écologiques auraient pu, par contre, être favorables à l'existence de foyers endémiques de *Trypanosomiase* et (ou) d'*Onchocercose*. Nous avons déjà supposé que la végétation des bas-fonds pouvait bien abriter, à cette époque, des glossines (*Glossina palpalis*). Les glossines (ou tsé-tsé), vecteurs de la maladie du sommeil, vivent à l'abri des couverts arborés, recherchent l'humidité et leur reproduction nécessite des « repas sanguins ». *Glossina palpalis* (et *tachinoïdes*) sont localisées actuellement au-dessous du 12^e degré, en Afrique occidentale et, en Haute Volta, sous cette latitude, des épidémies meurtrières de *Trypanosomiase* ont sévi entre 1900 et 1940. La maladie du sommeil a un pronostic généralement fatal; la mort survient entre deux et quatre ans. On sait que le défrichement participe à l'élimination des gîtes à tsé-tsé mais des populations très faibles de *Glossina palpalis*, dans des biotopes atypiques (terrains cultivés, parsemés d'arbres ou longés par une galerie forestière) peuvent être dangereuses pour des groupements humains (2). Il n'existe donc pas de corrélation entre le nombre de glossines en un lieu et le nombre de cas de *Trypanosomiase* humaine; cette affection peut présenter des reviviscences dans des foyers « silencieux » depuis de nombreuses années. Ceci étant, la maladie peut décimer un peuplement, soit sous sa forme épidémique, soit plus lentement en une trentaine d'années (3) et, encore, atteindre des zones « saines » par transmission de *Trypanosomia gambiense*, d'individu à individu, au cours de déplacements de population (4). Bien que les villages *kibse* soient généralement situés entre 5 et 10 km de distance des principaux affluents de la Volta Blanche, le peuplement aurait pu être confronté à ce type de maladie plus que les *Kurumba*, dont l'essentiel des effectifs demeurerait concentré au Nord-Est, hors du Bassin de la Volta Blanche. Cette différenciation nous paraît, cependant, bien faible pour pouvoir expliquer que la maladie du sommeil aurait particulièrement affecté le peuplement *kibga* (5).

(1) A moins de penser que les *tég-bise kurumba*, afin de conserver leurs prérogatives de prétendus « premiers occupants » aient feint d'ignorer l'existence de ces vestiges d'occupation antérieure à la leur; hypothèse tout à fait plausible.

Dans le cas inverse, la régénération complète de la végétation arbustive (*Combrétacées* dominants) peut se faire en une trentaine d'années et ainsi encercler une ancienne clairière agricole, au point de la masquer.

(2) Une épidémie à *Bamako*, en 1961, a eu pour origine une concentration de tsé-tsé dans des bosquets de manguiers plantés en terrain cultivé.

(3) L'exemple de la tentative de colonisation de la vallée de la Semliki, organisée par l'administration belge entre 1893 et 1920, prouve qu'en 27 ans la plupart des colons sont morts; le reliquat étant hospitalisé.

(4) Une seule piqûre de *Glossina palpalis* peut être infectante et déclencher une épidémie.

(5) L'aristocratie *kurumba* possédait une cavalerie qu'il fallait peut-être tenir à distance des foyers de *Trypanosomiase* (?). Notons que les premières chefferies *nakombse*, qui disposaient également de chevaux, se sont établies au sud-ouest de l'actuel site de *Ouahigouya* (*Bissiguin, Kuba, Kuri, Rissi, Zemba, Yisigi*) et à une quarantaine de kilomètres de ce premier groupe, au Sud-

Suite p. 474.

L'étude d'une situation de déséquilibre entre un peuplement et son environnement oblige à envisager, également, les effets d'une possible endémicité onchocercienne. La limite nord de l'*Onchocercose* atteint actuellement 12° 40' le long de la Volta Noire (à l'Ouest) et de la Volta Blanche (région de *Kaya*). Avec le développement plus septentrional des galeries forestières, il y a cinq siècles, il est vraisemblable que les simulies (*Simulium damnosum*), dont le comportement est en bien des points comparable à celui des glossines, aient pu, au moins en saison des pluies, remonter la vallée de la Volta Blanche jusqu'au parallèle 14 (1).

Toutefois, il est peu probable que l'*Onchocercose*, dont les effets sont surtout ressentis par des petits groupes humains dispersés à proximité des gîtes à simulies (2), ait pu entraver, d'une quelconque façon, la stabilité du peuplement *kibga* aux densités relativement élevées. Il faut préciser que la condition, pour qu'un peuplement puisse se maintenir de façon durable dans une aire d'endémicité onchocercienne, est liée à une répartition continue et relativement dense des unités résidentielles et des lieux d'activité agricole. A cet égard, le mode d'implantation *kibga* était favorable au maintien du peuplement; il n'est guère possible, par exemple, d'imaginer un repli progressif des habitants des petits villages situés à la périphérie des aires de peuplement sur les « métropoles », par la seule présence de simulies (3).

Nous ne pouvons considérer les facteurs sanitaires comme ayant pu être responsables d'un repli du peuplement car, dans le cas de la *Trypanosomiase* comme de l'*Onchocercose*, le dépeuplement intervient après une trentaine d'années (50 ans maximum) de contact avec la maladie. Cette durée est trop courte, compte tenu d'une permanence de l'habitat,

tant dans les petits villages que dans les « métropoles », de plusieurs siècles (suggérée par la grosseur des buttes anthropiques). Une épidémie de *Trypanosomiase* aurait pu, cependant, provoquer une forte mortalité dans tous les villages, qu'ils soient petits ou gros (?).

Une mauvaise pluviosité étalée sur plusieurs années peut avoir également des effets directs sur l'abandon de villages connaissant des difficultés d'approvisionnement en eau ou ayant des récoltes déficitaires. Les habitants se concentrent, alors, autour des meilleurs puits ou bien, dans le cas de disette prolongée, fuient la région. Aucune chronique ne permet, cependant, d'affirmer qu'une péjoration climatique soit venue modifier sensiblement la distribution du peuplement dans la Boucle du Niger, au XIV^e ou XV^e siècles, mise à part la mention faite d'une famine à *Tombouctou* en 1446 (MERRITT, cité par SCHOVE, 1977, p. 41) (4). Cependant, on sait que les puits *kibse*

sont remarquables par leur profondeur (...) ainsi que par leur grande hauteur d'eau qui reste captée en fin de saison sèche. Ils sont pour la plupart implantés dans des zones de cuirasses et argiles latéritiques aquifères en toute saison. Il est probable qu'ils ont été creusés alors que le niveau d'étiage de la nappe était beaucoup plus bas qu'actuellement. Ce sont souvent les meilleurs puits de village » (BURGEAP, 1975, p. 24).

« ... les niveaux moyens relevés dans les puits au cours de la campagne 1974-75 sont parmi les plus bas, sinon les plus bas, de tous ceux qui ont existé depuis la dernière grande période de sécheresse du Sahel (celle des années 1913). Ces niveaux constituent donc un repère d'extrême étiage » (*Ibid.*, p. 1).

« Il semble bien que les anciens puits dogons (...) n'ont pu être menés jusqu'à leur profondeur actuelle, compte tenu de la faiblesse des moyens d'exhaure traditionnels, qu'à partir de niveaux de nappe encore plus bas » (*Ibid.*, p. 18).

Suite de la note (5) p. 473.

Est (*Womsom, Tuquya, Rondologa, Zamdoma, Ranawa*). Tous ces villages sont situés à 10-15 kilomètres des principaux axes de drainage. Outre la présence de « métropoles » *kibse* en ces lieux, la localisation des chefferies pourrait être mise en relation avec la présence de *Glossina palpalis* dans les galeries forestières des bas-fonds (?).

(1) L'onchocercose est une filariose transmise par une mouche *Simulium damnosum* dont les larves et les nymphes se développent dans l'eau, lorsque le courant atteint 1 à 2 m³/s. La simulie transmet à l'homme les larves d'un ver parasite *Onchocerca volvulus* qui, dans la peau, produit des microfilaires. Ceux-ci se répandent dans les tissus octodermiques et notamment la chambre de l'œil. Si ces microfilaires sont produits en grand nombre et de façon continue, par les piqûres répétées de simulies, des lésions oculaires graves, conduisant au bout de quelques années à la cécité, apparaissent.

(2) Plus il y a d'habitants, plus le nombre de piqûres infectantes est divisé entre les individus et plus il y a de chances pour un peuplement de pouvoir résister à l'endémie. Un peuplement en petites unités dispersées en brousse ne peut se maintenir au-delà d'une cinquantaine d'années, les habitants étant devenus aveugles.

(3) J.-P. HERVOUET (1978, p. 9) cite de nombreux villages *bissa* (sud du degré 12) installés à proximité des gîtes à simulies et apparemment prospères à la fin du XIX^e siècle. Les habitants de ces villages pratiquaient une agriculture sous « parc » à *acacia albidia* et concentraient leurs activités dans les mêmes lieux, comme on est en droit de le penser pour les *Kibse*. La densité de 35 hab/km², par terroir, avancée par l'auteur, pour définir un seuil en dessous duquel la population peut être condamnée à terme, n'est qu'une proposition valable pour une aire d'hyperendémie. Rien ne permet de supposer que le *Falenga* ait pu se situer dans de telles conditions.

(4) D'après les chroniques arabes, MERRITT signale pour *Tombouctou*, outre la famine de 1446, de mauvaises récoltes en 1538 et 1587-88. Les chroniques de *Kano, Agadez* et du *Bornou* font état de onze années de sécheresse au milieu du XVI^e siècle (BAIER, 1976, p. 5). Toutes ces dates sont postérieures à la période qui nous intéresse.

Les observations des hydro-géologues conduisent donc à supposer qu'une péjoration pluviométrique a été vécue (d'une façon ou d'une autre) par les *Kibse*. Et si celle-ci a été plus accusée que celles des années 1913 et 1973; il n'y a pas long à imaginer les effets de ce manque de pluies sur la répartition de la population, à la recherche d'eau et de nourriture. En 1914, sur 300 000 habitants recensés au *Yatenga*, l'administrateur enregistrait la mort de près de 60 000 personnes et le départ « momentané » de 100 000 autres (1). En 1972, on notait :

« La campagne a vu le déficit vivrier s'accroître. Parallèlement, l'exode rural a atteint une importance sans précédent. De nombreuses familles sont parties et celles qui restent sur place sont privées de bras valides. La situation paraît catastrophique... » (O.R.D. *Yatenga*, 1972).

A tout le moins, doit-on considérer que les villages les plus démunis en eau se seraient vidés de leurs habitants qui auraient décidé de se regrouper dans ceux qui détenaient les meilleurs puits. Si l'on associe cette considération avec l'implantation des premières chefferies *nakombse*, principalement au sud de *Ouahigouya* et autour de *Basi*, à proximité immédiate des « métropoles » *kibse*, bien approvisionnées en eau, il est possible d'en déduire que d'importants effectifs *kibse* se seraient repliés sur ces sites, tandis que d'autres choisissaient de quitter la région, notamment pour la « Falaise ». Au moment de l'arrivée des *Nakombse*, la population *kibga* aurait donc été concentrée autour des « métropoles » bénéficiant de puits profonds. Les cavaliers, qui avaient besoin d'un réseau de points d'eau pour leurs chevaux et leurs gens, se seraient installés de préférence en ces lieux, suivant de près les *Kurumba*, attirés dans les mêmes endroits pour les mêmes raisons (2).

La période de sécheresse aurait pu précéder de quelques années seulement l'arrivée des *Nakombse*.

Il est possible que le mythe du Renard de la cosmogonie *dogon* soit à rapporter à cette phase de sécheresse qui aurait obligé une partie des *Kibse* à quitter le *Yatenga*.

« L'oscillation forte entre les saisons de pluie et de sécheresse forme la base de la pensée esthétique du cultivateur (*dogon*). Dans le mythe, cette opposition est réalisée dans le conflit entre le dieu d'eau, le *Nommo*, et le Renard pâle, l'esprit de la sécheresse » (GUGGENHEIM, 1978, p. 172).

Nous savons que le mythe du Renard, « le dérobeur de mil », a été « acquis » lorsque les *Dogon* vivaient au *Yatenga* :

« Depuis cette époque, le Renard se trouve comme en exil dans un monde à part (...) il sera cependant un agent nécessaire au développement de la vie sur terre (...) Le Renard avait inauguré l'agriculture, mais en semant des graines dérobées (qui n'ont pas germé) (...) Il faudra purifier le sol desséché pour le rendre à nouveau fécond. Pour réaliser cet acte cathartique, les hommes sèmeront à leur tour (...) Le Renard quittera alors les lieux et se réfugiera dans la brousse inculte, son domaine. Mais les hommes le suivront et purifieront de nouveaux espaces en délimitant de nouveaux champs. Ainsi, la présence du Renard comme ses agissements favoriseront-ils l'expansion de l'humanité... » GRIAULE, DIETERLEN, 1965, p. 269).

La Terre du Renard (*Yatenga*), sèche, où les graines ne peuvent germer pourrait être ce « Vieux Monde », situé à l'Est et *Bandiagara* serait ce Monde régénéré, pur, fécond que les *Kibse* auraient finalement atteint (?).

Il n'est pas besoin d'imaginer un bouleversement total de la vie rurale pour tenter d'estimer les effets d'une déficience pluviométrique. Des pluies insuffisantes ont pour conséquence immédiate de rendre incertains les bénéfices d'une culture sur les sols secs et donc de pousser les cultivateurs à rechercher des sols à bonne rétention. Plutôt qu'une complète mise en déroute de la vie agricole, nous pouvons supposer un estompement progressif du peuplement *kibga* dans les secteurs les plus secs. Des centres seraient restés actifs parce que bien pourvus en puits mais aussi en terres sablonneuses, tandis que d'autres auraient été progressivement abandonnés.

En période de crise des ressources, il a souvent été observé que la population se rétracte et que, dans les villages affectés par l'exode, lorsque la vie sociale et matérielle devient difficile à gérer, le reliquat de population peut décider tardivement d'abandonner, à son tour, le site d'habitat (3).

(1) « A la suite d'une saison des pluies très mauvaise en 1913, la récolte d'octobre-novembre 1913 fut très réduite et amena une famine intense en août et septembre 1914. Cette famine fit mourir 57 626 personnes d'après mes calculs (...) J'ai pu constater dans les villages de nombreuses cases abandonnées, en ruines, dont tous les habitants sont morts ou partis dans les cercles du Sud, moins éprouvés... » (TAUXIER, rapport politique annuel, 1914-1915).

(2) Immédiatement au sud de *Ouahigouya*, 44 villages sont actuellement « surimposés » à des sites d'habitat *kibse*. Parmi eux, 34 utilisent encore, peu ou prou, des puits *kibse*. Parmi ces 34 villages, 14 ont été fondés par les *Kurumba* et 10 par les *Nakombse*, dès le xv^e siècle. Au Sud, autour de *Basi*, 8 villages ont été fondés sur des vestiges *kibse*; 2 par les *Kurumba* et 5 par les *Nakombse*.

Les puits *kibse*, découverts plus tard, encore en eau, auraient pu être réalimentés après rehaussement de la nappe, à la suite d'une période pluvieuse.

(3) Un « désengagement » progressif des *Kibse* semblerait mieux convenir aux termes de la tradition orale qu'un abandon brutal des villages, comme cela s'est produit en 1914, par exemple. Il est souvent mentionné qu'une ou plusieurs familles *kibse* sont restées sur place et ont confié l'autel de la terre aux successeurs *kurumba* ou *nakombse*.

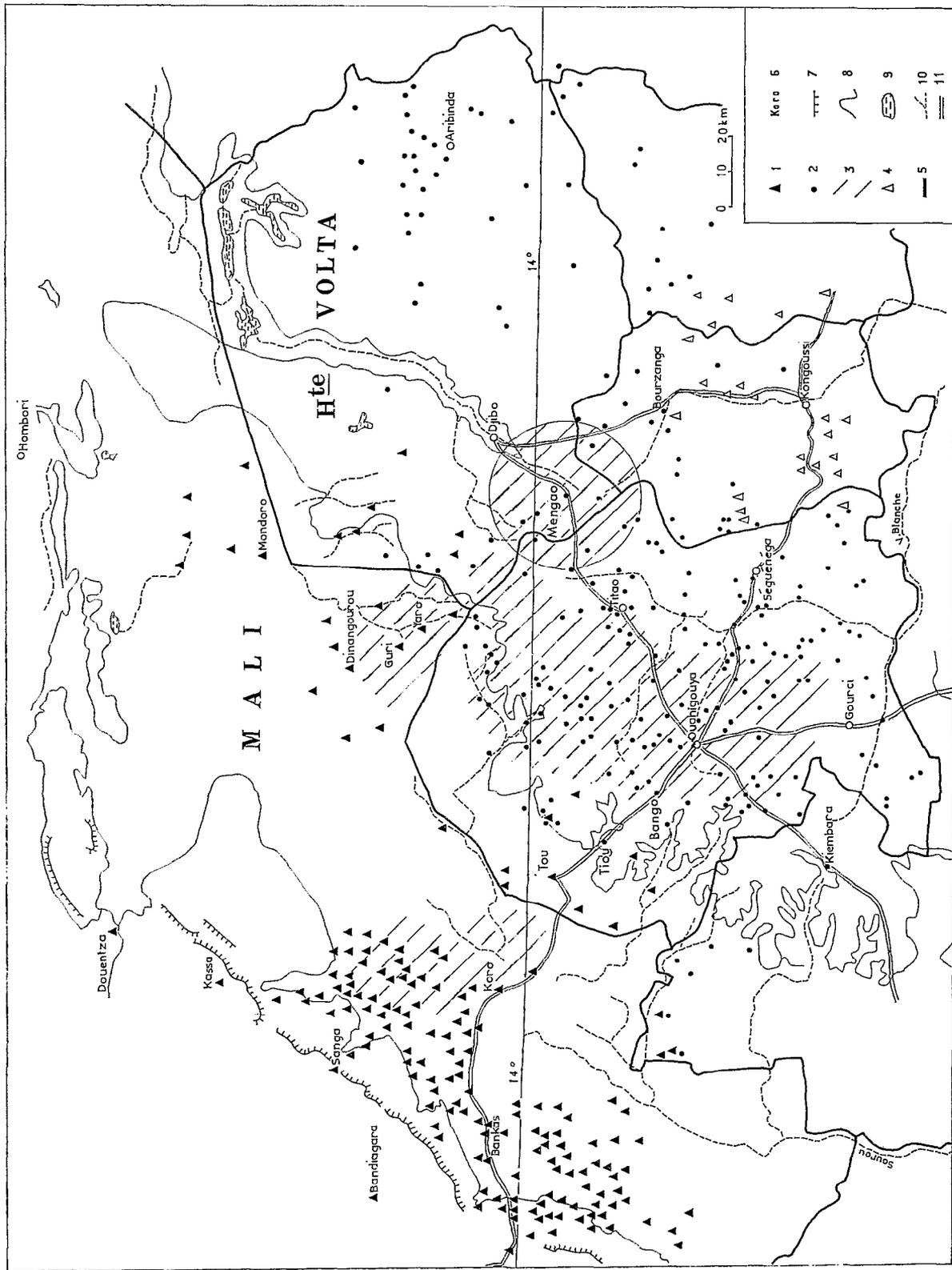


Fig. 6. — RÉPARTITION RÉGIONALE DES POPULATIONS DOGON ET KURUMBA. Répartition actuelle : 1 villages dogon ; 2 villages kurumba. N.B. — Les informations proviennent, pour la partie malienne, de J. GALLAIS (1975) et, pour la partie voltaïque, des enquêtes effectuées par l'auteur (1970-1974). Occupation dogon ancienne : 3 vestiges d'occupation dogon. N.B. — Le cercle, dessiné entre Djibo et Titao, délimite le secteur de prospection archéologique de A. M. SCHWEEGER-HEFEL (1964). Hors du cercle, les hachures obliques couvrent, dans la partie voltaïque, le secteur reconnu par l'auteur (1976-77), dans la partie malienne, les secteurs cités par J. GALLAIS (1975) ; 4 puits dogon localisés dans les sous-préfectures de Kongoussi et Barsalogo par le BURGEAP (1976) ; 5 frontière et limite administrative ; 6 centre administratif ; 7 escarpement de « Bandiagara » ; 8 courbe d'altitude 300 m ; 9 inondation temporaire ;

Le gonflement démographique des quelques villages attractifs aurait pu avoir pour conséquence, localement, une saturation des espaces cultivables, laquelle aurait engendré, à son tour, des départs de population. Il est évident que l'espace *kibga* n'était pas « fini », comme on peut le dire, aujourd'hui, de l'espace rural du *Yatenga* mais, compte tenu des obligations de défense, il n'était sans doute pas possible de cultiver n'importe où, même si le sol présentait loin des villages les qualités particulièrement recherchées en période de sécheresse. L'abandon lent (en quelques années) des sites d'habitat aurait permis cette constitution des filières migratoires dont font état aussi bien les traditions locales que celles recueillies à *Bandiagara*.

*
*
*

En minimisant les effets possibles des facteurs sanitaires mais en prenant en compte des difficultés agraires engendrées par les aléas climatiques, nous venons de formuler l'hypothèse d'un abandon lent des aires de peuplement *kibse*, avant l'arrivée des *Nakombse*.

Une sécurité de plus en plus précaire aurait pu, aussi, accompagner ce processus et l'engager, d'une phase de rétraction du peuplement, dans une émigration vers le refuge formé par le plateau gréseux de *Bandiagara*.

Il faut, ici, faire état des razzia *songhai* et du desserrement du peuplement *kurumba*, qui paraît s'être fondu en un mouvement coalescent avec les abandons de villages *kibse*.

Les *Tarikh* mentionnent que dès l'avènement de *Soni Ali* (1464-65), fondateur de l'empire *songhai*, et jusqu'à la fin du règne de *Daoud* (1589), les *askia* furent en guerre avec les « *Mossi* » ou prétendus tels et, assurément, avec les populations habitant les régions au sud de la Boucle du Niger (1). Outre les raids « *mossi* » mettant au pillage les villes du Nord (*Sâma*, *Oualata*, 1477 et 1480 ?), les chroniques arabes signalent, pour la seconde moitié du xv^e siècle, la pénétration des régions méridionales par les *Songhai* :

1465 : mise en déroute des « *Mossi* » qui se replient — 1467-68 : expédition *songhai* au *Hombori* — 1470-72 : incursions *songhai* en pays « *mossi* » — 1472-76 : nouvelles expéditions dans la région du *Hombori* — 1483-84 : « *Soni Ali* défait les *Mossi* et les poursuit jusqu'à la limite de leurs états, sur le territoire duquel il pénètre » (PAGEARD, 1962, p. 125) — 1497-99 : *L'askia Mohammed* pénètre les régions sud et ravage le pays « *mossi* ». « Le prince entama la lutte avec eux ; il tua nombre d'hommes, dévasta leurs champs, saccagea leurs demeures et emmena leurs enfants en captivité » (*T. Soûdân*, chap. 121-123, cité par IZARD, 1970, p. 45).

Bien que les noms de *Kibse* ou de *Dogon* ne soient mentionnés nulle part dans ces chroniques, il est probable que les villages du *Yatenga* connurent le passage des cavaliers venus du Nord (2). Chaque campagne s'accompagnant de rapt de captifs (ROUCH, 1953, p. 182), il est aussi pensable que les forgerons *kibse* furent particulièrement l'objet de pressions de la part des *Songhai*, comme ils l'étaient dans le même temps et l'ont été plus tard, de la part des *Nakombse* (3) :

(1) En Afrique, des noms de lieux ou de peuples peuvent être employés dans le langage courant pour désigner simplement la direction qui mène à ces lieux ou peuples. Ainsi l'appellation de *Musi* ou *Mosi* des *Tarikh* peut vouloir désigner le sud de la région des Lacs ou le sud du *Gurma*, tout comme *Ghanata* désigne, dans la tradition orale du *Yatenga*, « tout le nord-ouest de la Boucle du Niger : Douentza, Saraféré, Tombouctou, Oualata, etc. » (TAUXIER, 1917, p. 80) et non l'emplacement de la capitale de l'ancien royaume soninké du *Ghana*, de même, encore, que « *Kom-Nore* (« du côté de l'eau ») désigne pour les gens du *Yatenga* la partie du Bani entre San et Mopti mais sert également à désigner la direction du Nord-Ouest » (IZARD, 1970, p. 60). On pourrait citer enfin *Diamaré* (« beaucoup de gens ») : mot employé pour plusieurs régions (y compris au Nord-Cameroun) ainsi que *Mundé* qui peut signifier aussi bien l'Ouest que l'Est selon que l'on s'intéresse aux traditions *kurumba* ou *dogon*. Encore de nos jours, les paysans du *Yatenga* désignent les lieux d'immigration de leurs parents en citant *Abidjan*, ce qui signifie très souvent *Côte d'Ivoire*, au-delà de la frontière.

On peut donc supposer qu'il ne s'agit pas de *Mossi* (*Nakombse*) à proprement parler, mais de groupes de guerriers organisés qui pouvaient ne pas relever obligatoirement d'états constitués. Les *Tarikh*, rédigés aux xvi^e et xvii^e siècles, resituent les événements antérieurs dans le contexte de leur époque et désignent comme étant *mossi* des populations qui, effectivement, à partir du xvi^e siècle, sont passées sous le contrôle politique des *Mossi*.

(2) *Ouahigouya* est distant à vol d'oiseau de 155 km de *Douentza*, 195 de *Hombori*, 170 d'*Aribinda*, 380 de *Tombouctou* et 420 de *Gao*.

Dans le *Tarikh Es-Soûdân*, il est précisé que les guerriers *songhai* mettaient sept jours pour franchir 175 km entre le Niger et le Bani, dans une région marécageuse obligeant à de multiples détours (PAGEARD, 1962, p. 76). Des cavaliers peuvent aisément parcourir 200 km dans le même temps, au *Gurma*.

(3) Les esclaves de case (*Zendj*) établis dans les villages de culture des populations vassales de l'empire sont « les restes du butin ramassé dans le pays des *Mossi* par *Mohammed*, lorsqu'il les réduisit en esclavage après les avoir vaincus » (KODJO, 1976, p. 807). Ces villages de cultures se sont multipliés dans l'empire *songhai*, à mesure des campagnes des princes de *Gao*.

Aussi cette période de l'histoire soudanienne, si elle a profité aux pays de la Boucle placés sous la coupe directe des Askias, a dû être bien sombre pour le Mossi, le Mali, les états haoussa, le Gourma, le Borgou, le pays dogon (...) Les Songhaï avaient la main lourde (...) Il en est résulté une hémorragie effroyable qui a causé le dépeuplement du glacis méridional des empires musulmans » (MAUNY, 1961, p. 514).

Investissements de villages, pillages des greniers, prélèvements de captifs conditionnent fortement une remise en cause de l'occupation de l'espace par les sociétés paysannes; les réactions de défense aboutissent généralement à une concentration des groupes humains en des sites privilégiés. Si les *Kibse* ont eu à pâtir des raids *songhaï*, quelques années avant l'arrivée des *Nakombse*, il y a tout lieu de penser que leur peuplement présentait déjà des signes d'affaiblissement lorsque *Rawa* commença, à son tour, à y prélever des forgerons (1).

L'influence *songhaï* au sud de la Boucle du Niger pourrait ne pas être étrangère à la pénétration du pays *kibga* par les *Kurumba*, que toutes les traditions (y compris les leurs) font arriver au *Yatènga* peu avant les *Nakombse*.

Nous savons des *Kurumba* (sing. *Kurumdo*) (2) qu'ils habitent actuellement :

« Une aire s'étendant à peu près de la ligne Ouahigouya-Kongoussi, au Sud, jusqu'à celle reliant Bahn à Aribinda, au Nord, et dépassant celle-ci, au Nord-Ouest, jusqu'à Yoro, dans le Mali. Dans cette aire, se trouvent des villages purement kouroumi mais, dans certaines agglomérations importantes, ils occupent un quartier voisinant avec des Mossi ou des Dogon » (SCHWEEGER-HEFFEL, STAUDE, 1967, p. 165) (fig. 6).

Deux groupes sont distingués par les auteurs précités : l'un, centré à l'est sur *Aribinda*, qui a formé le *Kurumeï songhaï* aux xv^e et xvi^e siècles et le

second, à l'ouest du précédent, dont le centre politique et religieux a été *Mengao*, au sud de *Djibo* : capitale du *Lurum*. Ce royaume théocratique a été dominé par les *Peul Djelgobe*, à partir de 1730-50, et nombre de villages *kurumba* (47, dit la tradition) sont devenus *rimaibe* (captifs de *Peul*), tandis qu'une partie de la population se déplaçait vers le Sud-Ouest, au *Yatènga*, venant grossir les groupements *kurumba* déjà en place dans cette région. Ces derniers avaient émigré du *Lurum* et d'*Aribinda* dans le courant des xiv^e-xv^e siècles.

De ces informations, il ressort que l'aire d'extension des *Kurumba* paraît très tôt avoir débordé les limites des deux « royaumes ». Il est même probable que le peuplement *kurumba* s'étendait bien au nord d'*Aribinda* et du *Lurum*, à l'intérieur du *Gurma*, avant que s'exerce la poussée *songhaï* sur les rives du *Niger* (xiii^e-xiv^e siècles) qui aurait provoqué son « décrochement » vers les régions du sud et du sud-ouest de la Boucle (3). La pénétration *kurumba* du pays *kibga* serait donc le contre-coup de l'émergence du pouvoir *songhaï*; le passage, un siècle plus tard, de la région d'*Aribinda*, sous le contrôle des *Askia* de *Gao* aurait accéléré ce mouvement mais, cette fois, ce ne sont plus des émigrés que le *Yatènga* accueille mais des guerriers *kurumba* plus ou moins vassaux des *Songhaï* (4).

L'empire de *Gao* est un ensemble de régions habitées par des populations vassales. Au-delà des limites de l'empire, les autres peuples, soit paient tribut aux *Askia*, soit sont l'objet de pillages et de déportation pour constituer des villages de captifs. Dans ce contexte, les *Kurumba-songhaï* d'*Aribinda* ont pu pénétrer périodiquement en pays *kibga* pour le razzier et y établir de petites colonies (comme à *Tugu*). Aussi est-il difficile de se rallier aux exposés

(1) La tradition *nakombga* ne fait pas état de luttes avec les *Songhaï*. Cependant, IZARD (1970, p. 277) mentionne que l'abandon des chefferies isolées de *Dubare* et de *Sanga* (cf. notes 54, p. 34), créées par *Rawa* au N.-O. de *Yatènga*, aurait pu être provoqué soit par l'ardeur combattive des *Dogon*, soit « sous la pression de la puissance sonraï ».

(2) *Kuruma*, *Kurumeï* ou *Doforo*, en langue *songhaï*; *Kurumankobe* ou *Deforobe* en langue *peul*. Les *Kurumba* parlent (parlaient) le *Kurumfe*.

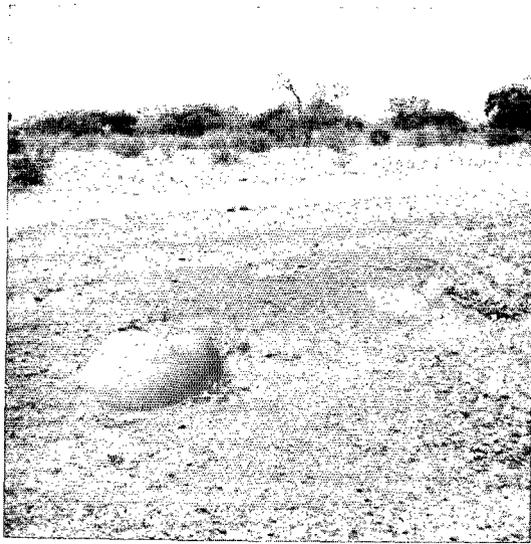
(3) « Tous les renseignements recueillis sur l'ancien *Louroum* nous obligent à le situer plus au nord que le *Louroum* de nos jours et à y voir un pays assez étendu » (STAUDE, 1961, p. 226).

Sur le plan étymologique, on retrouve dans le mot *Kurumba* la racine *Gur*, de même que dans *Gurma*, *Gurunsi*, *Gurmanche*. *Gur* signifierait « brousse », selon FORTES (Sonchamp, 1967, p. 53).

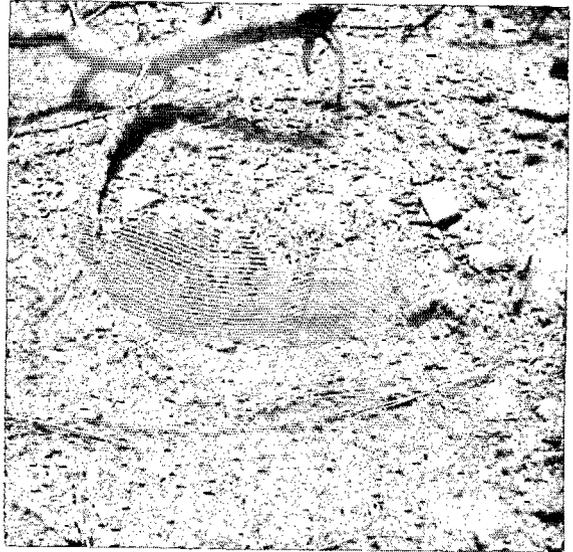
Les traditions considèrent que les *Gurmanche* et les *Kurumba* sont les anciens maîtres du sol en pays *songhaï*. ROUCH précise que l'on voit toujours « arriver les *Kouroumba* en pays *Djerma*, jusqu'aux limites des terres dont ils se considèrent les maîtres, c'est-à-dire jusqu'à la région de *Dosso*; ce qui correspond vraisemblablement à l'aire ancienne des *Kouroumba*. Ils viennent d'*Aribinda*... » (...) Les *Songhaï* considèrent que la brousse appartient aux *Gurmanche* et que la terre appartient aux *Kouroumba* (Sonchamp, 1965, pp. 75-76).

(4) La province du *Kurumeï songhaï* disparaît en 1690, avec la fondation dans la région de *Dori* de l'émirat *peul* du *Liptako*, relevant de l'état de *Sokoto*.

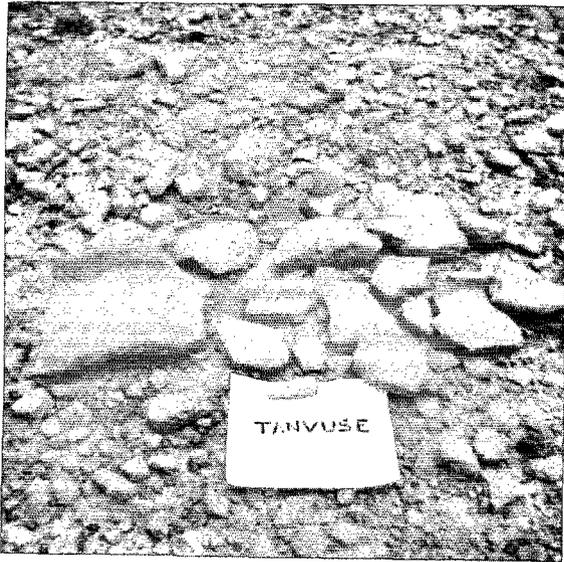
Photos 11 et 12. — Jarres funéraires. mises à jour le long de la piste Yuba Rônga. →
Photos 13, 14 et 15. — Poteries et fragments de céramique prélevés sur trois sites différents.
Photos 16. — Outils en pierre, bracelets torsadés en fer, petits broyeurs prélevés à Tugu.



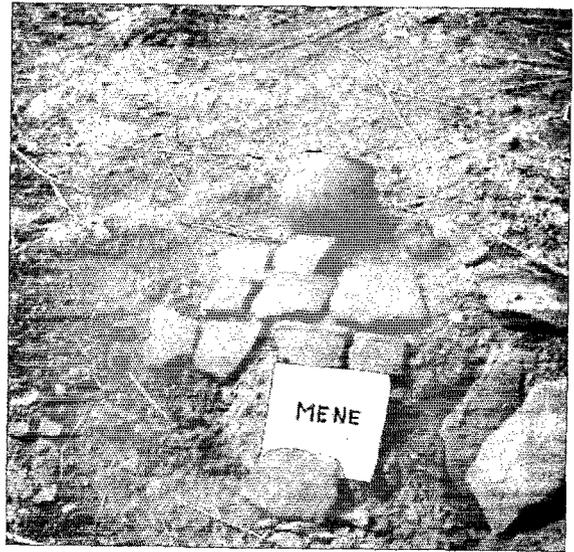
11



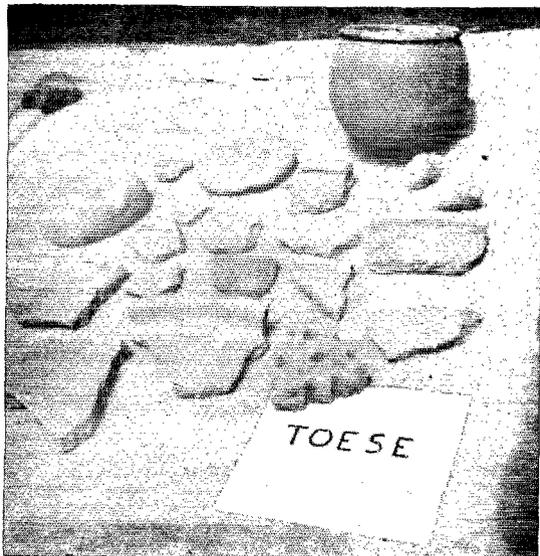
12



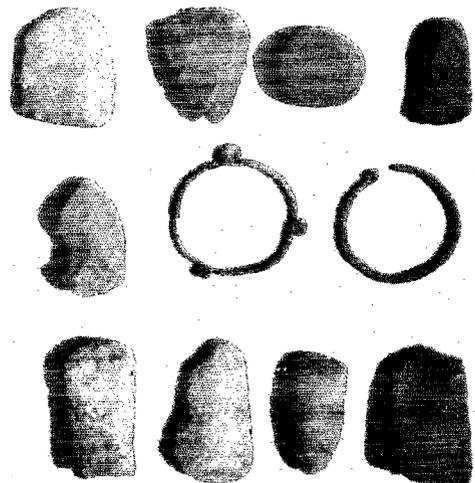
13



14



15



16

qui présentent les *Kurumba* comme étant des cultivateurs libres, cohabitant pacifiquement avec les *Dogon*, en un contact prolongé (DIETERLEN, 1940, p. 182) :

« Ceux-ci ont vécu au Yatenga avant l'arrivée des Kouroumba et certains d'entre eux y sont restés avec les envahisseurs. Il y a donc eu (...) cohabitation et interpénétration des deux éléments et il est possible de relever des analogies dans leurs rites et leurs croyances, notamment en ce qui concerne l'âme, la force vitale conférée à chaque être et le génie de l'eau » (GRIAULE, DIETERLEN, 1942, p. 9).

Les emprunts culturels des *Kurumba* (1) ne conditionnent nullement leur attitude pacifique à l'égard des *Kibse* et l'*Ayo* du *Lurum*, supposé être demeuré indépendant parce que resté animiste, devait sans doute payer tribut à l'*Ardo* d'*Aribinda* mais se comporter comme un prince *songhaï* face aux villages *kibse*. Le territoire du *Lurum* n'est-il pas parsemé d'emplacements de villages *kibse* ?

On sait que les *Kurumba* sont formés de deux groupes dont l'un s'apparente à une aristocratie guerrière, possédant le cheval : les *Konfe* (2) et le second aux « autochtones » assimilés appelés à *Mengao* : *Sawadugu* et *Nioniose*, ailleurs (3).

Que sont ces « autochtones » dans les groupements *kurumba* du *Yatenga*, sinon, comme à *Rônga*, des *Zorom* et des *Segue* (ou *Sigué*) qui sont des patronymes *dogon* (forgeron pour le premier et non forgeron pour le second) ? Que sont, de même, les *Warma* (*Werme* ou *Wérémi*) des villages *kurumba* de la région de *Titao* si non des *sondre dogon* ?

La littérature ethnologique signale également que les *Sawadugu* (4) sont des « faiseurs de pluie » (*Sawadugu* signifie « nuage ») qu'ils sont associés à la magie, qu'ils honorent le génie des eaux, que ce sont les prêtres de la terre (STAUDE, Sonchamp, 1967, p. 65), qu'ils sont appelés les « sorciers du mil », qu'ils détiennent « l'âme du mil » (ROUCH, Sonchamp, p. 75), qu'ils « connaissaient le travail du

fer et savaient entailler la pierre » (GRIAULE, 1941 p. 10 ; SCHWEEGER-HEFFEL, 1966).

Les *Nioniose* sont aux *Kurumba* ce que les *Kurumba* sont aux *Nakombse* ; c'est-à-dire des « autochtones » assimilés, à qui le nouveau pouvoir a confié le culte de la terre, séparant ainsi le religieux du politique (5). Les *Nioniose* des villages *kurumba* du *Lurum*, de *Titao* et du *Yatenga* central sont très vraisemblablement des *kibse*, soit assimilés sur place, soit encore déportés dans d'autres villages pour y exercer le métier de la forge ou celui du culte.

*
* *

Les *Kurumba* que les *Nakombse* rencontrent dans le Bassin amont de la Volta Blanche, à la fin du xv^e siècle, ne sont pas des cultivateurs pacifiques cohabitant avec les *Kibse* ; ils sont en train de prendre la place des *Kibse* attirés sans doute par la technicité du fer et les puits profonds de ces derniers (conjoncture de sécheresse), aidés dans leur stratégie par les raids *songhaï* qui s'exercent sur une population déjà contractée et crispée autour de ses points d'eau.

Dans un tel contexte, les *Nakombse* n'ont fait qu'apporter une contribution finale au démantèlement de la société *kibga* encore établie au *Yatenga* et déjà fortement entamée ou complètement assimilée au Nord-est, au *Lurum*.

La politique *kurumba* d'assimilation des *Kibse* expliquerait leur coopération à la mise en place du réseau de chefferies *nakombse* ; usurpant dans la majorité des villages les autels de la terre. En se faisant valoir « premiers occupants », ils prennent place dans le nouveau système politique (6).

Paris, janvier 1979.

Manuscrit déposé au Service des Publications de l'O.R.S.T.O.M.
le 10 février 1979.

(1) Cf. également SCHWEEGER-HEFFEL, 1962, pp. 320-21.

(2) « Le cheval blanc est l'insigne du chef. Lui seul a le droit d'en posséder. Les *Konfe* ont le cheval, l'instrument de guerre » (STAUDE, 1961, p. 213).

(3) *Nioniose* ne doit pas être confondu avec *Ninisi* qui, pour les gens du *Yatenga*, désigne spécifiquement les *Samo*.

(4) « Les *Sawadugu* sont répartis dans de nombreuses agglomérations : *Aribinda* (Karo), *Belehede*, *Dala*, *Ourooundou*, *Filio*, *Tigné*, *Mengao*, *Tolou* (Toulfe), *Souli*, *Mimoundouré*, dans le cercle de *Dori* ; *Burum*, *Bon*, *Barga*, *Pina*, *Surunga*, dans le cercle de *Kaya* (DIETERLEN, 1940, p. 184).

(5) Cf. Annexe : L'assimilation politique.

(6) Les villages *kurumba* établis immédiatement au nord de *Ouahigouya* resteront indépendants jusqu'à la fin du xviii^e siècle. Ce n'est qu'à ce moment qu'ils seront inquiétés par l'extension des commandements *nakombse* en même temps qu'ils seront assaillis par les *Peul*, au nord. Pendant trois siècles, il semble donc qu'il y ait eu entre les *Nakombse* et les *Konfe* une réelle cohabitation (le terme paraît ici approprié). Notons que les *Songhaï* ont pu aussi, très tôt, s'intégrer au royaume du *Yatenga*, assumant les fonctions de teinturiers (*Marance*).

Les exemples donnés par les traditions de *Tugu* et de *Bugure* (deux des trois plus puissantes chefferies de terre *kurumba*) sont significatifs de cette entente scellée aux dépens des *Kibse*.

Les forgerons *kibse* de *Tugu* sont décimés par *Naba Wâmtanago*, à la fin du xv^e siècle, alors que des *Kurumba* venus d'*Aribinda* contrôlent déjà le village. Ces *Kurumba* ne reçoivent un chef mossi qu'à la fin du xviii^e siècle et acceptent alors la

ANNEXE

L'assimilation politique

L'assimilation est un processus commun, quasi universel. Des entités « politiques » naissent puis disparaissent, se juxtaposent ou se superposent les unes les autres dans un ordre chronologique. L'assimilation se fait d'autant plus vite que les groupes « vaincus » parlent la langue de ceux qui détiennent le pouvoir et parfois perdent leur identité lignagère (extension du *sondre* (patronyme) *Wed-Raogo*, en pays *mossi*) (1).

Les « conquêtes » *songhaï*, *kurumba*, *nakombga* sont assimilatrices et généralisatrices. En organisant un nouveau modèle de société, elles en figent d'autres, qui étaient en devenir; si bien que chaque peuple ou société est formé de l'association de plusieurs groupes ou classes, mais seule l'histoire de celle qui détient le pouvoir politique est transmise par la tradition.

Cette assimilation n'est pas toujours perceptible au moment de l'enquête, comme on peut en juger par l'exemple suivant :

« Les *Kurumba* de *Mengao* considèrent les *Maïga* d'*Aribinda* comme des *Songhaï* (...) ROUCH, de son côté, dit qu'*Aribinda* est un village du *Kurumei songhaï*, pays *kurumba* investi par les *Songhaï* (...) mais les *Maïga* se disent *Kurumba* ou *Fulse* (...) et parmi ces *Maïga*, vivent des gens qui portent le nom de *Sawadugu*. Ceux-ci se disent également *Kurumba* ou *Fulse* et pourraient être considérés comme des *Nyonyosi* si l'on savait quand ces *Sawadugu* sont venus dans ce pays. Les *Sawadugu* disent être les plus anciennement installés à *Aribinda*. »

chefferie de la terre. Pour se conformer à cette nouvelle fonction, ils inventent une légende qui ne peut cacher la vérité : leur ancêtre est sorti de terre à *Tugu* (indication manifeste de la prééminence de l'occupation) mais en poussant de la tête une meule de pierre auprès de laquelle se trouve une femme (d'autres occupants, donc !). Aussi préfère-t-il se réenfoncer sous terre et ressortir un peu plus loin car, dit-il, « cette femme risquerait bien de raconter un jour que c'est elle qui m'a déterré ».

La tradition de *Bugure* laisse transparaitre la même ambiguïté. Le fondateur de cette chefferie de terre vient du *Lurum*, après être passé par *Tugu*. Il s'installe à *Bugure* après avoir mis le feu à la brousse et l'incendie se propage jusqu'à *Aru* (qui est un village *dogon* de la Plaine du *Gondo*). Le fondateur devient ainsi le maître du territoire qu'il a incendié.

Cette tradition tend à nier une quelconque occupation du territoire avant l'arrivée des *Kurumba* mais fait, toutefois, référence à un voisinage *kibga*. L'important site *kibga* situé à 5 km à l'ouest de *Bugure*, dans le terroir de *Ziga*, est pourtant parfaitement reconnu par la tradition de *Ula* qui précise, d'une part, que les *Kibse* de *Ziga* étaient précisément liées aux gens d'*Aru* et que, d'autre part, le chef de *Bugure* a voulu les chasser mais s'est ravisé devant la force occulte de leur chef qui, par la suite, est devenu *bugo*.

(1) Cf. IZARD, 1976, pp. 69-81.

« A *Mengao*, vivent sept familles qui portent des *Sondre* (noms de clans) différents. Deux de ces familles sont particulièrement importantes : la famille *Konfe* et la famille *Sawadugu*. Les *Sawadugu* se disent descendants d'un ancêtre sorti de terre. Ce premier *Sawadugu* aurait été le premier homme sur terre. (...) Maintenant qu'est-ce qu'un *Konfe* et qu'est-ce qu'un *Sawadugu* ? Les *Sawadugu* appartiennent à cet ensemble de gens que les *Mossi* appellent *Nyonyosi* et qui s'appellent souvent également ainsi. Mais ils s'appellent aussi naturellement *Fulse*, *Kurumba*, etc. Les *Konfe* du *Louroum* (*Mengao*), ceux qui fournissent le chef, disent : « Nous, nous sommes des *Kurumba* ; mais les *Sawadugu* sont des *Nyonyosi* » (STAUBE, Sonchamp, 1967, pp. 64-65).

Les *Sawadugu* sont assimilés dans la société *kurumba* par les *Konfe*. Ces deux groupes sont assimilés dans la société *songhaï* par les *Maïga*.

« On trouve des faits analogues si l'on considère la situation des *Kurumba* (*Fulse*) dont les villages ont été intégrés au *Yatenga* au XIX^e siècle. Les *Kurumba* sont de langue et de culture « voltaïques ». Dans l'ancien royaume de *Louroum* (région actuelle de *Mengao*, dans le *Djelgodji*), le souverain (*Ayo*) appartenait à celui des grands groupes de descendance constituant la société *kurumba* auquel est associé le nom clanique *Konfe*, tandis que la maîtrise de la terre appartenait à un autre groupe, le plus archaïque de la société, dont les membres portent le nom clanique *Sawadugu* (équivalent du nom *mossi* *Sawadogho*).

Dans les villages *kurumba*, passés tardivement sous domination *nakomse*, l'ancien chef de village (*Ful'Naba*), dont la généalogie se rattache généralement à celle des *Ayo*, acquit

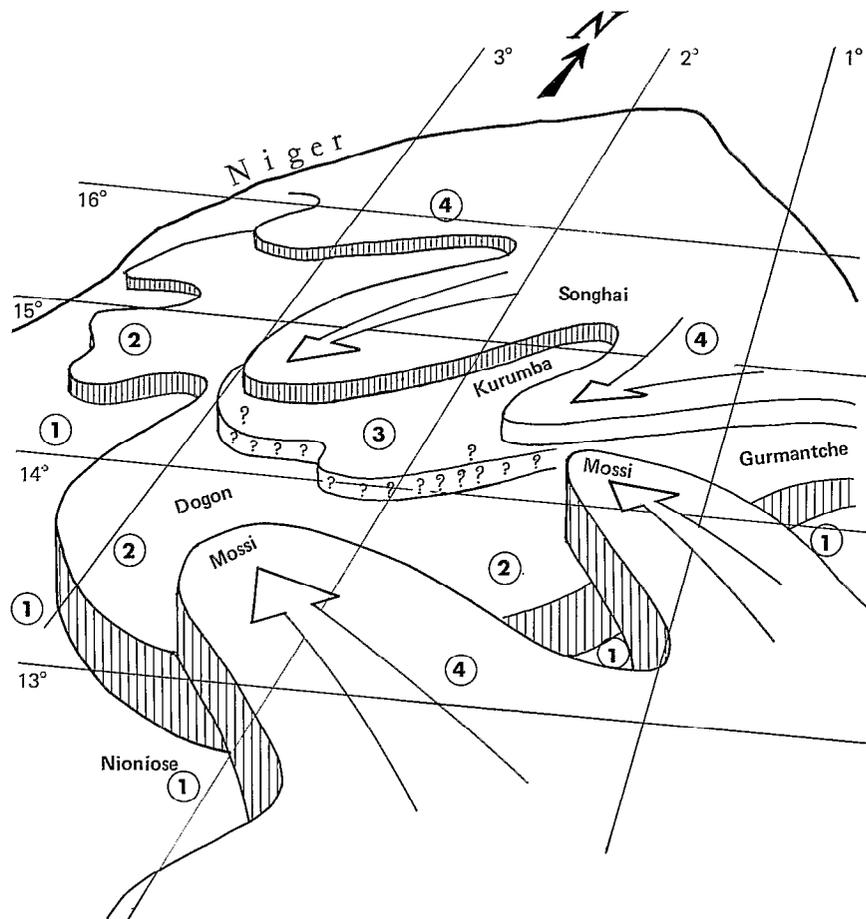


Fig. 7.

un statut analogue à celui de *tég-soba*, tandis que l'ancien maître de la terre conservait ses fonctions pour la seule fraction *kurumba* du village désormais à commandement *nakomsé* (IZARD, 1970, p. 117).

En amont des processus d'assimilation qui viennent d'être exposés, il est possible d'admettre une assimilation de *Nioniose* par les *Kibse-Dogon*, là où ils se trouvaient (1).

Il s'agit, chaque fois, de l'absorption d'un fond de peuplement par des groupes culturels et politiques généralement étrangers à la région mais peut-être aussi issus du fond même de peuplement (2).

Les *Nioniose* sont évoqués dans l'histoire *mossi* en leurs lieux, chaque fois que les *Nakombse* ont rencontré un peuplement sans statut politique défini. C'est ainsi que les *Nioniose* sont cités dans les traditions de la partie méridionale du Bassin de la Volta

Blanche (Ouagadougou, Yako, Kaya...). Ailleurs, la tradition fait état, non plus de *Nioniose*, terme vague : « les gens d'avant », mais de *Kibse*, de *Fulse* pour désigner les occupants rencontrés au moment de la « conquête ». Dans ces régions, les *Nioniose* constituaient bien le fond de peuplement mais n'étaient plus reconnus sous ce terme puisque déjà assimilés par des groupes organisés.

La figure 7 schématise la stratification dont nous venons de faire état. Il est exclu d'en tirer l'image de couches successives de peuplements différents, absolument étrangers les uns aux autres, surimposés mais plutôt celle de l'émergence de différents systèmes politiques organisés et mis en place par des groupes restreints qui ne seraient pas tous des « conquérants ». Rappelons qu'il suffisait aux villageois de porter les scarifications pour être reconnus *Mossi*, c'est-à-dire sujets des *Nakombse* (TIENDREBEGO, 1963, p. 11).

(1) *Nioniose* dont relèveraient les *Guindo* (« nuée profonde » : les faiseurs de pluie).

(2) L'appartenance ethnique de *Naba Rawa*, conquérant du *Yalenga*, reste discutée par PAGEARD qui en fait un *Kibga* ayant emprunté aux *Nakombse* leur système de commandement ! (Sonchamp, 1967, pp. 67-68).

BIBLIOGRAPHIE

- ANQUANDAH (J.), 1976. — « The rise of civilisation in the West African Sudan », *Sankofa*, university of Ghana, vol. 2 : 23-32.
- BAIER (St.), 1976. — « Economic history and development : drought and the sahelian economies of Niger », *African Economic History*, n° 1, Wisconsin, Madison : 1-16.
- BARTH (H. K.), 1977. — « L'âge de la civilisation des tumulus et des anciens habitats du delta intérieur du Niger (Mali). Quelques indications complémentaires obtenues par des datations au C 14 », *Notes Africaines*, n° 155 : 57-61.
- BEDAUX (R. M.-A.), 1972. — « Tellem, reconnaissance archéologique d'une culture de l'Ouest africain au Moyen Âge : recherches architectoniques », *Journal de la Société des Africanistes*, XLII, 2 : 103-176.
- BURGEAP, 1975. — *Inventaire des ressources en eaux souterraines de l'ORD du Yatenga*, Rép. de Haute-Volta, Dir. Hydraulique et Aménagement de l'espace rural, Paris, 39 p. *multigr.*, annexes, tabl., 4 cartes h.-t.
- CLARK (J. D.), 1967. — « The problem of Neolithic culture in subsaharan Africa », *Background to evolution in Africa*, The univ. of Chicago Press, Chicago-London : 601-621.
- DELAFOSSÉ (M.), 1912. — *Haut Sénégal-Niger (Soudan Français)*, Larose, Paris, 3 tomes.
- DESPLAGNES (L.), 1907. — *Le plateau central nigérien : une mission archéologique et ethnographique au Soudan français*, Larose, Paris, 507 p.
- DESPLAGNES (L.), 1951. — « Fouilles du tumulus d'El Oualéji (Soudan) », *Bull. IFAN*, t. XIII, n° 4 : 1159-1173.
- DIETERLEN (G.), 1940. — « Notes sur les Kouroumba du Yatenga septentrional », *Journal de la Société des Africanistes*, t. X : 181-190.
- DIETERLEN (G.), 1952. — « Classification des végétaux chez les Dogon », *Journal de la Société des Africanistes*, t. XXII : 115-158.
- FRANCIS-BŒUF (Cl.), 1937. — « L'industrie autochtone du fer en Afrique française », *Bull. Comité Études historiques et Scientifiques de l'A.O.F.*, n° 20 : 403-463.
- GALLAIS (J.), 1975. — *Pasteurs et paysans du Gourma. La condition sahélienne*, Mémoire du CEGET, Bordeaux, 239 p., cartes h.-t.
- GRIAULE (M.), 1941. — « Le Domfé des Kouroumba », *Journal de la Société des Africanistes*, t. XI : 7-20.
- GRIAULE (M.) et DIETERLEN (G.), 1942. — « La mort chez les Kurumba », *Journal de la Société des Africanistes*, t. XII : 9-24.
- GRIAULE (M.) et DIETERLEN (G.), 1950. — « Le système soudanais de Sirius », *Journal de la Société des Africanistes*, t. XX, fasc. 2 : 275-280.
- GRIAULE (M.) et DIETERLEN (G.), 1965. — *Le Renard Pâle*, Inst. d'Ethnologie, Paris, t. 1, 544 p.
- GUGGENHEIM (H.), 1978. — « La technologie invisible », *Tiers-Monde*, t. XIX, n° 73 : 171-177.
- HERVOUET (J.-P.), 1978. — « Organisation de l'espace et Onchocercose », *Maîtrise de l'espace agraire et développement*, Coll. O.R.S.T.O.M.-C.V.R.S., Ouagadougou, 15 p. *multigr.*, 7 fig.
- IZARD (M.), 1970. — *Introduction à l'histoire des royaumes mossi*, Recherches voltaïques n° 13, C.N.R.S.-C.V.R.S., Paris, 2 t., 404 p.
- IZARD (M.), 1971. — « La formation de Ouahigouya », *Journal de la Société des Africanistes*, t. XLI, fasc. 2 : 151-187.
- IZARD (M.), 1973. — « La lance et les guenilles », *L'Homme*, vol. XIII, Cah. 3 : 139-149.
- IZARD (M.), 1976. — « Changement d'identité lignagère dans le Yatenga », *Journal de la Société des Africanistes*, t. XLVI, fasc. 1-2 : 69-81.
- KODJO (N. G.), 1976. — « Contribution à l'étude des tribus dites serviles du Songhaï », *Bull. IFAN*, t. 38, sér. B., n° 4 : 790-812.
- LAMBRECHT (F. L.), 1964. — « Aspects of evolution and ecology of Tsetse flies and trypanosomiasis in pre-historic african environment », *Journal of african history*, vol. V, n° 1 : 1-24.
- MARIAUX (A.), 1975. — « Essai de dendrochronologie en climat sahélien sur *Acacia raddiana* », *Bois et Forêts des Tropiques*, n° 163 : 27-35.
- MARC (L.), 1909. — *Le pays mossi*, Larose, Paris, 189 p.
- MAUNY (R.), 1961. — *Tableau géographique de l'Ouest africain au Moyen âge, d'après les sources écrites, la tradition et l'archéologie*, IFAN, Dakar, Mémoire, n° 61, 545 p.

- MAUNY (R.), 1967. — « Contribution à l'inventaire de la céramique néolithique d'Afrique occidentale », *Congrès Panafricain de Préhistoire et d'études du Quaternaire*, Dakar.
- MAUNY (R.), 1967. — « Datation du C 14 de sites Ouest africains de l'âge du fer », *Congrès Panafricain de Préhistoire et d'Études du Quaternaire*, Dakar.
- MONOD (Th.), 1955. — « A propos des jarres cercueils de l'Afrique occidentale », *Afrikan Stud.*, Berlin : 30-44.
- MOURGUES (G.), 1932. — « Le Moyen Niger et sa boucle dans la région de Tombouctou », *Bull. du Comité de l'Afrique française* : 351-367 ; 425-436 ; 489-499 ; 564-568 ; 623-635 ; 685-694.
- NOIRE (Cap.), 1905. — *Monographie du cercle de Ouahigouya*, Archives administratives, Ouahigouya, notes dactyl. (extraits).
- O.R.D. (Off. Régional de Développement), 1972. — *Rapport de campagne agricole*, Ouahigouya, Doc. dactyl.
- PAGEARD (R.), 1962. — « Contribution critique à la chronologie historique de l'Ouest africain, suivie d'une traduction des tables chronologiques de Barth », *Journal de la Société des Africanistes*, t. XXXII, fasc. 1 : 91-178.
- PAGEARD (R.), 1962. — « La marche orientale du Mali (Ségou-Djenné) en 1644, d'après le Tarikh es-Soudan », *Journal de la Société des Africanistes*, t. XXXI, fasc. 1 : 73-82.
- REICHELT (R.), 1977. — « Sur les aménagements hydrauliques anciens et récents dans le Gourma, Sahel tropical, Rép. du Mali », *Sciences Géologiques*, Bull. 30-1 : 19-31.
- ROUCH (J.), 1953. — *Contribution à l'histoire des Songhai*, IFAN, Dakar, Mémoire n° 29 : 131-259.
- ROUCH (J.), 1961. — « Restes anciens et gravures rupestres d'Aribinda, Haute Volta », *Études voltaïques*, n° 2, p. 70 et suivantes.
- SAUTTER (G.) et PELISSIER (P.), 1964. — « Pour un atlas des terroirs africains », *L'Homme*, janv.-avril : 56-72.
- SCHOVE (D. J.), 1977. — « African drought and the spectrum of time », *Drought in Africa 2*, Ed. by D. Dalby, H. Church, F. Bezzaz, I.A.I., London : 38-53.
- SCHWEEGER-HEFFEL (A. M.), 1962. — « Les insignes royaux des Kouroumba (Haute Volta) », *Journal de la Société des Africanistes*, t. XXXII, fasc. 2 : 275-323.
- SCHWEEGER-HEFFEL (A. M.), 1965. — *Frühhistorische bodenfunde in raum von Mengao*, Österreich Akademie d. Wissenschaften, Wien, 69 p.
- SCHWEEGER-HEFFEL (A. M.), 1966. — « L'art Nioniosi », *Journal de la Société des Africanistes*, t. XXXVI, fasc. 2 : 251-346.
- SCHWEEGER-HEFFEL (A. M.) et STAUDE (W.), 1967. — « Agrarsymbolik und Agrarkalender der Kurumba », *Paideuma*, vol. XIII, Universität Goethe, Frankfurt am Main.
- SONCHAMP (Coll. de), 1967. — *Colloque sur les cultures voltaïques*, C.N.R.S.-C.V.R.S., Paris, Recherches voltaïques, n° 8, 186 p.
- STAUDE (W.), 1961. — « La légende royale des Kouroumba », *Journal de la Société des Africanistes*, t. XXXI, fasc. 2 : 209-260.
- STAUDE (W.), 1962. — « La structure de la chefferie chez les Kouroumba du Lorum (Haute-Volta Septentrionale) », *Anthropos*, n° 57 (3-6) : 757-778.
- SZUMOWSKI (G.), 1956. — « Fouilles de l'abri sous roche de Kouroukorokale (Soudan) », *Bull. IFAN*, t. XVIII, sér. B, 3-4 : 462-508.
- TAUXIER (L.), 1914. — *Rapport politique annuel, 1914-1915, Cercle de Ouahigouya*, Archives administratives du territoire de Haute-Volta, C.V.R.S., Ouagadougou.
- TAUXIER (L.), 1917. — *Le Noir du Yatenga*, Larose, Paris, 661 p., appendices : 662-788.
- TIENDREBEOGO (Y.), 1963. — « Histoire traditionnelle des Mossi de Ouagadougou », *Journal de la Société des Africanistes*, t. XXXIII, fasc. I : 7-46.
- WILLETT (Fr.), 1971. — « A survey of recent results in the radio-carbon chronology of western and northern Africa », *Journal of african history*, vol. XII, n° 3 : 339-370.